

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

ISSN 0294-3700

DLP 14-12-83278303

Jésus

mais
où
est

Marie

donc
passé

Joseph?

BULLETIN INTERNATIONAL

Trimestriel

DECEMBRE 1983

15

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

Bulletin international

SOMMAIRE

| | |
|--|-------|
| Joseph retrouve Marie | 1 |
| Annonciation à Joseph, annonce de Noël (<i>J. Jaquemont</i>) | 3 |
| Ce qu'en pensent les jeunes | 4 |
| Marie et Joseph dans les Evangiles (<i>S. Tunc</i>) | 6 |
| Encombrant Joseph (<i>J. Moingt</i>) | 9 |
| Chercher son visage (<i>F. Alexandre</i>) | 12 |
| Un homme pas comme les autres (<i>D. Singles</i>) | 14 |
| Joseph, nouvel Adam (<i>Cl. de Rauglaudre</i>) | 16 |
| Biologie et parenté d'adoption (<i>O. Thibault</i>) | 20 |
| Lorsque Joseph paraît (<i>Cl. Marquet</i>) | 22 |
| Montage sur un cantique | 24-25 |
| A tous de trouver où est donc passé Joseph (<i>C. Quéguiner</i>) | 26 |
| Parler de Marie et Joseph en catéchèse (<i>M.-C. Ramel</i>) | 29 |
| Joseph, mon patron (<i>M.-Jo Beccaria</i>) | 30 |
| Pour les Juifs et les Musulmans (<i>F. Alexandre</i>) | 31 |
| Les douze honneurs de Saint Joseph | 32 |
| Réconciliation hommes et femmes dans l'Eglise (<i>Mgr Vachon</i>) | 33 |
| Jean-Paul II : « La dignité de la femme » - Sacerdoce : les femmes rejetées (<i>F. Quéré</i>) | 36 |
| Droits des catholiques dans l'Eglise | 39 |
| Les femmes et leur corps (<i>Orsay</i>) | 40 |
| La place des femmes (<i>Congar</i>) 700 femmes à Lourdes (<i>M. Bach-Gény</i>) | 42 |
| Actualités | 45 |

JOSEPH RETROUVE MARIE

Archivistes, historiens, ethnologues ? Fous du folklore pour partir ainsi à la recherche de ces Joseph populaires qui guident l'âne et son précieux fardeau vers la crèche ou l'Égypte, ressemblant dans leur marche anonyme et appliquée à tant d'autres pèlerins des cathédrales ?

Artistes, liturges pour se mettre à dénombrer les Joseph guidés des quelques rares mariages de la Vierge et puis ceux qui, en retrait, tiennent la cage à colombes alors que la Femme présente l'enfant ?

Critiques, peut-être ? Bafouant le siècle dernier et ses fadeurs, moquant le doucereux patron des menuisiers aux mains malhabiles... l'une encombrée de l'Enfant et l'autre du grand lys de sa virginité.

A moins que naïfs, nostalgiques, naïves... nous n'ayons été tentés de remettre en honneur, aux côtés d'une Vierge-Refuge, son complément de Sainte Famille ? Ou bien nostalgie rendue plus nécessaire encore par la menace atomique de restaurer le culte de celui qui fut nommé patron de la Bonne Mort pour s'être paisiblement éteint chez lui entre quatre bras bénis...

Ni l'art pourtant, ni la moquerie, ni la nostalgie n'ont guidé notre propos. Mais un attrait vrai, tout simplement. Joseph, nous l'avions déjà approché lors du colloque à Orléans, il y a deux ans, sur « Marie et la féminité ; le partage des rôles masculins/féminins ». Suffisamment pour savoir que son modèle en pénombre (et c'est bien ainsi qu'il faut le chercher dans les arrières-coins des crèches !), en absence, en non-virilité, en paternité concédée de nourricière, n'était point innocent. Non seulement, il portait le soupçon sur nos modes bien « naturels » de sexualité et parenté mais encore, par défaut, surchargeait-il indûment le modèle de Marie, allant jusqu'à « dénaturer » le rapport Jésus-Marie (privant en effet Jésus de quelque dimension d'humanité !) et, dans la foulée, et par une analogie qu'on n'observe que trop, dénaturant aussi le rapport de l'Église à Marie !

Quant au bulletin 13 sur la virilité, il avait, par un autre éclairage, déjà fait jaillir pour nous de l'ombre cette figure de Joseph jugée, pour son plus grand honneur, incompatible avec cette virilité là !

Tout s'est mis à converger : les travaux de décapage, d'une part, autant qu'un attrait neuf pour celui dont la vraie présence redonne sa dimension vraie à toutes les saintes familles ; pour celui dont la paternité sa manifeste dans l'élection de l'adoption, telle que tant d'enfants sont conduits à l'expérimenter aujourd'hui, et comme les jeunes, on le lira, savent spontanément y deviner la valeur de Joseph.

Alors Noël ! S'émerveiller en retrouvant des traces. Marie, Joseph, l'Enfant-Dieu qui prend humanité (et l'âne à ne jamais perdre de vue) y croisent leurs pas de pèlerins solidaires. Avant de s'entr'aider au salut, ils s'aiment. Dans l'effusion, la tendresse, le rapport amoureux, le respect, la solidarité, Joseph et Marie s'aiment jusqu'à se rendre parents l'un par l'autre, l'un et l'autre. Et se donnent à l'Enfant jusqu'à donner l'Enfant à Lui-même et au monde.

Noël ! Marie, Joseph, figures de partenaires, sans rivalité, désencombrées des préjugés sur soi-même et sur l'autre. La liberté de Marie face à Joseph n'a d'égal que le respect de Joseph face à Marie. Ensemble, ils conjuguent la liberté des personnes autant que leur merveilleuse mutua-
lité de sexualité.

Noël ! L'Enfant, un homme, une femme, chacun et ensemble, figures d'humanité justement pour aujourd'hui.

Femmes et Hommes dans l'Eglise.



Annonciation à Joseph

Annonce de Noël

« Quand Joseph se réveilla, il fit ce que l'ange du Seigneur lui avait prescrit : il prit chez lui son épouse » (Matt 1, 18-24).

« Quelle affaire » raconterait le chanteur Julos Beaucarne avec son accent belge ! Rien ne se passe comme prévu. C'est vraiment comme ce qui arrive si souvent pour nous. L'histoire de Noël nous a été racontée si souvent. Comment y croire ? Encore une fois. Cette année.

Avouons que c'est difficile. L'Annonciation, dont nous avons vu tant d'images, c'est l'annonce faite à Marie de la naissance de Jésus. Dans l'évangile selon Matthieu pas d'annonciation à Marie. Mais un songe de Joseph, son époux. Marie était la fiancée de Joseph. Elle attend un enfant. Joseph n'en croit pas ses yeux, c'est comme s'il se réveillait d'un mauvais rêve. Mais non, ce songe est bien la réalité. Joseph est prévenu. Dieu est prévenant. Joseph va garder Marie avec son enfant.

Mais tout de même ! Il arrive à Joseph ce qui nous est arrivé à tous : la peur du qu'en dira-t-on. « Ne crains pas » Joseph. C'est le refrain habituel des messagers de Dieu. Ce sera celui de Jésus lui-même puis celui des messagers de Jésus. « Ce qui a été engendré vient de l'Esprit ». Toi, Joseph, tu donneras le Nom. Donner le Nom c'est donner la vie dans l'Alliance avec le Dieu vivant. Dieu sait la généalogie, selon Matthieu, de Jésus « fils de David, fils d'Abraham qui engendra Isaac qui engendra Jacob... qui engendra Joseph l'époux de Marie ».

Joseph aimerait bien tout de même comprendre, connaître la suite de l'histoire. Matthieu nous dit qu'il ne connaîtra pas Marie. Mais Matthieu cite le prophète Isaïe : « Voici que la jeune fille concevra et enfantera un fils auquel on donnera le nom d'Emmanuel, ce qui se traduit "Dieu avec nous" ». Tout est dans l'ordre donc. Tout est prêt. Joseph est prévenu. Mais nous, sommes-nous prêts à accueillir la nouvelle de la naissance de Noël ?

Seigneur, donne-nous un cœur qui écoute
comme celui de Marie et de Joseph
pour que ton Esprit puisse faire son œuvre en nous
et nous permette d'accueillir Noël.

Patrick JAQUEMONT.

Ce qu'en pensent les jeunes

Nos images de Marie et de Joseph ont fort évolué au cours des ans. Qu'en pensent les jeunes aujourd'hui? Un autre article évoque des réponses d'enfants du catéchisme. Ici il s'agit d'expressions d'adolescents. Deux aumôniers de lycée ont ouvert le débat dans deux groupes de lycéennes et de lycéens d'un établissement de Strasbourg. Ce furent de libres échanges dont nous vous livrons, reclassés par thèmes, les réponses dans toute leur spontanéité, leur incomplétude, leurs inexactitudes et leurs oppositions. Anne, Jacqueline, Sophie, Cécile, Christelle, Julie et Noémie sont en 2^e, François, Eric, Cathy et Christophe sont en terminale, ce qui explique leur pensée plus élaborée.

IMAGES DE MARIE ET DE JOSEPH

- Anne. — Joseph, on ne lui attribue pas spécialement un rôle de père. Marie a le rôle de Père. Marie a le rôle de la mère. Joseph est là en arrière plan.
- Sophie. — Marie a le rôle de la mère, tandis que Joseph joue plutôt le rôle du tuteur, de l'éducateur.
- Cécile. — Joseph n'est pas le père géniteur, mais c'est lui qui a protégé l'enfant. C'est lui qui a accepté le sale boulot (travail, nourriture...).
- Christelle. — Marie sait que ce n'est pas son gosse. L'ange lui a dit, mais personne ne l'a dit à Joseph. Il doit vachement aimer Marie pour la croire. C'est vachement dur de supporter un gosse qui ne vient pas de soi!

LE COUPLE MARIE-JOSEPH

- Jacqueline. — *C'était un amour platonique puisque Marie était vierge.*
- Cécile. — *Ce n'est pas une vie de couple vu que l'enfant n'est pas de Joseph.*
- Sophie. — *Si on veut suivre la tradition, Marie était vierge. Bon, ce sont des métaphores. En fait ce qu'on nous avait déjà expliqué, l'enfant venait effectivement de Joseph. Bien sûr, il y a eu d'autres facteurs : tout cela alors, ça été le Saint Esprit.*

FAMILLE MODELE ?

- Christelle. — Non car Jésus n'était pas un enfant comme les autres. Il a été élevé comme un enfant comme les autres, mais dès le départ, il était Fils de Dieu.

Cathy. — Non, quand on a des parents, nous, ils disent « c'est bien, c'est mal » et dans la Bible on ne dit jamais si Jésus a fait des fautes ou pas. Il a toujours été présenté comme l'être parfait. En plus Marie savait qu'elle avait donné naissance au Messie, au Fils de Dieu. Je ne pense pas qu'elle puisse réagir comme une autre Mère aurait réagi.

Marie et Joseph ont toujours donné carte blanche à Jésus.

EDUCATEURS ?

François. — *Ce sont plus que des parents qui ont mis au monde Jésus. On peut parler d'éducation car Jésus a vécu avec ses parents jusqu'à trente ans. Jésus a reçu la même éducation que n'importe qui dans ce monde.*

Cathy. — *Ce ne sont pas tellement des parents, ni des éducateurs, c'est plutôt deux personnes qui ont aidé Jésus quand il était enfant et qu'il ne pouvait faire certaines choses seul, tel que se nourrir. La naissance de Jésus est miraculeuse. Marie a été quelqu'un qui accompagne, pas quelqu'un qui apporte quelque chose à Jésus, pas comme nos parents.*

Eric. — *Jésus est venu accomplir une mission : pendant un certain nombre d'années, il a eu besoin de deux êtres qui l'aident ; à partir du moment où il a pu se débrouiller tout seul, il est parti.*

François. — *On fait souvent la confusion entre Jésus et Dieu. Jésus, fils de Marie et Joseph, a été un enfant comme les autres. Il a eu des frères. La seule différence qu'on peut y voir, c'est qu'il avait une vocation.*

JOSEPH DANS L'HISTOIRE

Anne. — *En général Joseph n'est pas présenté sur les tableaux, sauf à la crèche. C'est Marie et l'enfant qui jouent un rôle. Il y a Marie au pied de la croix.*

Christophe. — *On ne sait pas. On le suit jusqu'à la naissance. On parle de lui pour la fuite en Egypte. Joseph disparaît un peu. Il est noyé par Jésus et par Marie. Elle, Marie est comme le deuxième personnage jusqu'au moment où Jésus trouve ses Apôtres.*

Cathy. — *Un ange est venu dire à Marie : Voilà tu donneras naissance au Fils de Dieu. Il n'y avait pas à dire « non ». Elle a accepté. Et Joseph a accepté aussi. Jésus aurait pu être leur enfant adoptif, un enfant qu'ils ont trouvé. Ils ne l'ont pas demandé. On leur a imposé. C'est Marie qui a été choisie et Joseph du fait qu'il aimait Marie, il a accepté. Joseph il a appris un métier à Jésus et à part cela on n'en parle pas. Après on voit Marie qui souffre sur la croix de Jésus mais on ne parle plus d'eux.*

CE QUE NOUS APPREND JOSEPH PERE ?

Eric. — *C'est le père protecteur.*

Il s'est effacé : on parle de lui quand on parle des frères de Jésus. Ce qui sous-entendrait que Marie et Joseph aient encore eu des enfants. Il a donc une bonne notion du père, père de famille. Son rôle a été de conduire la famille.

Marie et Joseph dans les Evangiles

Une absence chez Jean, Marc et Paul.

On peut être surpris de constater le peu de place qu'occupe la famille de Jésus dans le Nouveau Testament.

Marc et Jean commencent leur évangile par le baptême de Jésus adulte. Jean insiste particulièrement dans son prologue sur la qualité de Jésus, Verbe de Dieu, L'Incarnation (« Le Verbe s'est fait chair », Jn 1, 14) est certes pour lui à la source de notre salut, mais pour Jean la filiation humaine de Jésus importe peu : Jésus est Fils de Dieu.

« La mère de Jésus » n'est citée qu'à deux moments, décisifs il est vrai dans la vie de Jésus : à Cana, où son intervention hâte, semble-t-il, l'Heure des « signes » inaugurant les temps messianiques, et au calvaire, où « tout est accompli ». Ces deux moments ont une importance symbolique, mais moins par le lien humain de Jésus à Marie que par le lien spirituel de Marie à la communauté des croyants ce qu'on interprètera plus tard comme la maternité universelle de Marie. Ainsi, la figure de la Mère n'est pas entièrement absente de l'évangile de Jean, mais c'est une mère qui n'est pas Genitrix, une mère à l'égard de laquelle le fils s'est totalement affranchi, puisqu'il va jusqu'à la donner pour mère à un autre (Jn 19, 27).

Joseph n'est mentionné nulle part dans l'évangile de Jean. Il ne l'est guère non plus chez Marc. L'émerveillement devant la sagesse de Jésus et les miracles qu'il accomplit fait jaillir la question de son identité. Mais la plupart des manuscrits la formulent sous une forme neutre quant à son père : « N'est-il

pas le charpentier, fils de Marie... » (Mc 6, 3). Un nombre restreint seulement de manuscrits portent : « N'est-il pas le fils du charpentier et de Marie », sous l'influence sans doute de Mt 13,55, où elle se trouve sous cette forme.

On sait aussi que Paul ne parle pas plus de Marie que de Joseph. Il rappelle seulement aux Galates, qui risquaient de tomber dans le gnosticisme, que « Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme » (Gal 4, 4).

Enfin, on se souvient des épisodes (dont l'interprétation est controversée) où Jésus désigne comme sa famille « ceux qui écoutent la Parole de Dieu et la mettent en pratique » (Mt 12, 48-50 ; Mc 3, 21 et 32-35 ; Lc 8, 19-21 et 11, 27-28). Si Jésus n'exclut pas nécessairement sa mère, il met au moins sa maternité à une place très secondaire.

Pour Matthieu, un père de famille juif.

Quant aux deux évangélistes qui rapportent la naissance de Jésus, Matthieu et Luc, ils le font de points de vue très différents, tout en établissant l'un et l'autre le mystère du Fils de Dieu incarné.

Matthieu commence par la généalogie de Jésus, fils de David, fils d'Abraham, en s'arrêtant à Joseph — pour nous dire qu'il n'est pas le père biologique de Jésus. Mais Matthieu s'adresse à une communauté d'origine juive. Il lui faut établir que Jésus est bien le Messie attendu, le fils de David, dont la lignée va jusqu'à Joseph. Joseph est donc le

lien indispensable à l'histoire, le chaînon nécessaire pour la transmission à Jésus de la filiation davidique (1).

La négation de sa génitalité ne supprime pas cependant sa relation de paternité à l'égard de Jésus, paternité qui fait le lien avec la tradition, la race, la religion. C'est le sens de l'annonce de l'« ange du Seigneur » (Mt 1, 17 s).

On a beaucoup discuté sur le sens de Joseph homme « juste » qui veut répudier Marie sans la diffamer publiquement. En quoi serait-il « juste » qu'il la répudie, même en évitant le scandale ? Pour obéir à la Loi ? Elle l'y autorisait, mais ne l'y obligeait pas. En répudiant Marie, il l'abandonnait avec l'enfant. Or, une étude attentive du grec de Matthieu (2) suggère que Joseph sait déjà que l'enfant vient de Dieu. Il pense alors que Dieu a montré son dessein sur Marie en dehors de lui, Joseph, et du mariage qu'il projetait. Il se retire donc devant la « vocation » de Marie et le plan divin. Mais Dieu lui fait connaître par le songe nocturne que lui aussi est appelé à une mission : celle d'adopter l'enfant, le Fils de Dieu, devenant ainsi lui-même le témoin de l'intervention de Dieu, dans la foi en Dieu et en Marie, son épouse.

Aussi Joseph se conduit-il en père de famille juif. C'est lui qui donne son nom à Jésus (comme le lui avait demandé l'ange de la vision). C'est lui qui prend toutes les décisions concernant Marie et l'enfant, selon les ordres qu'il reçoit aussi en songe. Il prend avec lui « l'enfant et sa mère » et se retire en Egypte pour fuir la colère d'Hérode (2, 13-15). Il « prend » à nouveau « l'enfant et sa mère » et retourne en Israël après la mort d'Hérode (2, 19-21) pour s'installer à Nazareth (2, 22-23). Marie suit comme une bonne épouse.

(1) On a cru pouvoir remarquer qu'en construisant sa généalogie, Matthieu entendait établir que Jésus est la perfection de David. Les Hébreux, comme les Romains et les Grecs, écrivaient en effet les chiffres avec les lettres : D = 4, W = 6, D = 4 : total 14. Trois fois 14 serait signe de perfection...

(2) En particulier par Xavier Léon-Dufour dans *Etudes d'Évangile*, p. 67-80.

se juive, soumise et silencieuse. Le rôle de Joseph s'arrête au retour d'Égypte, qui a peut-être une signification théologique (Jésus étant le véritable Israël rappelé d'Égypte selon Osée 11, 1) plus qu'une réalité historique.

Tout différemment chez Luc.

Luc présente tout différemment la naissance de Jésus.

C'est à Marie qu'est faite l'annonciation : « Réjouis-toi Marie ». Joseph n'est mentionné qu'indirectement, par rapport à elle. Il est son fiancé, de la famille de David (Lc 1, 27). La lignée de David, bien que le Messie doive lui appartenir, importe moins à Luc qu'à Matthieu. Il n'écrit pas en effet pour une communauté d'origine juive, où la preuve de l'accomplissement des Écritures était primordiale. Ses soucis de la généalogie de Jésus ne sont pas non plus ceux de Matthieu. Il ne s'arrête pas, comme ce dernier, à Abraham, le père des patriarches (encore qu'en lui doivent être bénies toutes les nations). Il remonte jusqu'à Adam, fils de Dieu et origine de toute l'humanité. Aux deux extrémités de la chaîne se trouve ainsi le Fils de Dieu : Adam, l'être encore imparfait, et Jésus, l'Homme dans sa plénitude de Fils de Dieu.

L'effacement de Joseph dans les épisodes de la naissance de Jésus est significatif. Marie n'est plus, comme en Matthieu, la femme soumise, obéissant à son époux. C'est elle qui prend les initiatives. Luc insiste sur son action indépendante. Malgré son appartenance à l'Ancien Israël et l'obligation de passer par l'intermédiaire d'un homme pour aller au Dieu de l'Alliance, Marie a su, sans hésitation, s'élever au-dessus des règles de sa race et de son temps pour entrer en contact direct avec le Très-Haut.

C'est en dehors de Joseph, sans le consulter, alors qu'elle lui avait cependant déjà donné sa foi de fiancée, dans un acte de décision immédiat, qu'elle a prononcé le « fiat » qui a fait basculer le monde. Tandis que Matthieu fait prendre par Joseph toutes les décisions concernant « l'enfant et sa mère », Luc ne montre jamais Marie soumise à Joseph. Soumise et obéissante, elle l'est, cer-

tes, face à Dieu, comme doit l'être toute créature, homme ou femme. Mais les rapports familiaux sont représentés de façon inverse chez Matthieu et chez Luc.

Même si Joseph donne à Jésus sa paternité sociale, et le fait entrer dans la lignée davidique (Lc 1, 27 et 32), c'est Marie qui est chargée de donner son nom à Jésus, acquérant ainsi, selon la symbolique juive, l'autorité sur lui. C'est elle qui prend seule l'initiative d'aller rendre visite à Elisabeth. Et, dans la maison sacerdotale de Zacharie, le prêtre, l'homme, par la bouche de qui, selon la Loi, « devait monter la louange de Dieu », est muet. Ce sont les femmes qui célèbrent le Seigneur dans un Magnificat qui renverse les valeurs établies. C'est Marie encore qui retient les événements et les médite en son cœur (2, 19). C'est à elle que s'adressent les prophéties de Siméon (2, 34-35) (3). C'est elle enfin qui interroge le Jésus de douze ans retrouvé au Temple (2,48). Joseph n'est mentionné que dans le pluriel collectif des parents, exécutant ensemble scrupuleusement les rites religieux prescrits par la Loi. Et il disparaît dès que Jésus commence sa mission.

Face à Joseph, liberté de Marie.

Quelle conclusion tirer de ce bref parallèle entre les textes différents, sinon opposés, des relations entre Marie et Joseph selon Matthieu et selon Luc ? Nous en hasarderons une.

Matthieu, qui écrit pour une communauté issue de l'Ancien Testament, continue de concevoir les rapports homme/femme selon la

tradition juive où la femme était soumise à l'homme. Toute autre était probablement inconcevable et inacceptable pour les chrétiens auxquels son évangile était destiné. On remarquera pourtant le rôle « maternant » de Joseph.

Au contraire, Luc écrit pour d'autres communautés. Certes, le patriarcat y règne aussi. Mais Luc pressent peut-être que les relations familiales peuvent évoluer et que la fixation des rôles n'est pas d'origine divine. Lui seul rapporte expressément que des femmes étaient disciples de Jésus (Lc 8, 1-3). Il voyait des femmes collaborer avec Paul, qui lui est si proche. Malgré les consignes de soumission d'Ephésiens 5,22 ou de Colossiens 3, 18 — qu'on hésite d'ailleurs de plus en plus à classer parmi les épîtres authentiques de Paul —, et malgré 1 Co 11, 3, il sait que, dans le couple Prisca-Aquilas, qui travaille avec Paul, Prisca est toujours citée en premier, ce qui semble indiquer qu'elle jouait, du moins sur le plan de l'évangélisation, le rôle le plus important. La collaboration homme/femme naissait sous ses yeux. Aussi n'a-t-il pas de peine à accepter que, dans le couple Marie/Joseph, ce qui était le rôle de l'homme soit devenu celui de la femme. La direction du foyer semble en effet prise en mains par la mère, tandis que le père reste dans l'ombre et le silence.

En d'autres termes, le Nouveau Testament offre, à travers les quelques versets qui concernent la naissance de Jésus, deux types différents de relations parentales, suggérant ainsi que le « plan divin » n'impose aucune forme de préférence à d'autres.

Malheureusement, la tradition ecclésiale, sans donner aux pères l'exemple de Joseph s'occupant de l'enfant et sa mère, n'a pas retenu comme modèle pour les épouses et les mères chrétiennes la liberté de Marie en face de Joseph...

Suzanne TUNC.

(3) Cependant qu'une troisième femme, Anne la prophétesse, célèbre aussi Dieu, dans le Temple, annonçant la libération d'Israël.

Encombrant Joseph

Préjugés.

Y a-t-il du sexisme dans le Nouveau Testament ? Peut-être, encore faut-il reconnaître qu'il joue au détriment du masculin si l'on s'en tient au couple Marie-Joseph, ni Marc, ni Paul n'ont retenu le nom de Joseph : pour eux Jésus n'est que le fils de Marie. Jean ne parle du fils de Joseph que pour signaler le soupçon que cette référence faisait peser sur l'origine de Jésus, tandis que la place symbolique qu'il attribue à Marie à côté de Jésus au commencement et à la fin de sa carrière publique associe étroitement la mère à la mission de son fils. Dans les récits de la naissance et de l'enfance de Jésus, Luc met systématiquement Marie en vedette tandis qu'il relègue Joseph dans l'ombre. Il en va autrement chez Matthieu, mais le rôle principal qu'il assigne à Joseph, avec la transmission du titre davidique, est de témoigner de ce que Dieu accomplit dans son épouse sans qu'il y ait part. Le cas du couple Marie-Joseph est instructif du point de vue d'une théologie de la sexualité, ou plus largement d'une théologie de la culture, en tant qu'il montre comment un motif théologique s'articule sur un préjugé anthropologique, et confirme bien qu'ils fonctionnent en sens inverse l'un de l'autre. La mise à l'écart de Joseph était nécessaire pour signifier l'origine divine de Jésus, mais elle ne s'imposait qu'en vertu de l'opinion régnante qui attribuait à la seule fonction virile le principe actif de l'existence, la femme étant censée ne jouer qu'un rôle passif dans l'acte de procréation.

On pourrait faire la même constatation à propos du rôle de premières messagères de la résurrection que les récits évangéliques

réserver aux femmes, au détriment des disciples hommes, qui non seulement ne bénéficient pas les premiers de cette annonce, mais qui sont de plus appelés à croire sur le seul témoignage de ces femmes. Ici le motif théologique est de montrer que la puissance de Dieu l'emporte sans avoir besoin de recourir aux moyens humains de puissance, et il s'articule sur un préjugé culturel qui n'accorde pas de valeur juridique ni de crédibilité au témoignage d'une femme. Dans les deux cas un effacement théologique du masculin confirme en réalité sa supériorité culturelle. Mais le même raisonnement théologique permet, dans un état culturel différent, de relativiser ce préjugé : à une époque où la supériorité masculine est fortement combattue bien qu'elle soit encore inscrite dans bien des faits sociétaux et bien des esprits, le fait que Dieu recoure pour ses grandes œuvres à Marie plutôt qu'à Joseph ou à des femmes plutôt qu'à des hommes, nous apprend qu'à ses yeux aucun sexe ne l'emporte sur l'autre et nous aide à nous affranchir des préjugés anthropologiques contraires.

Ces deux exemples montrent que le théologique et l'anthropologique sont toujours étroitement imbriqués, dans l'Écriture comme dans la Tradition, et qu'il faut pourtant apprendre à les distinguer l'un de l'autre, mais aussi à reconnaître ce que chacun emprunte ou doit à l'autre. Dans les sociétés anciennes, la prédominance du sexe mâle s'explique pour des motifs de division du travail et d'organisation sociale autant que pour des motifs religieux, car le culturel n'est pas tout entier du religieux. Aussi doit-on se garder d'imputer à la théologie ancienne des préjugés qui relèvent en réalité de

l'état culturel et social du temps. Inversement on est aussi peu fondé à se croire de meilleurs théologiens que ceux du passé quand on doit à l'évolution des rapports économiques et sociaux de pouvoir dénoncer les préjugés culturels sous-jacents à une théologie encore dominante. A l'ignorer, on risque de se laisser conduire par d'autres préjugés, et on ne fait pas de bonne théologie avec du refoulement, en quelque sens qu'il s'exerce. Soupçonner en toute production théologique qui omet de faire une place au féminin une « encombrante virilité » (*), c'est s'exposer à manquer de pertinence culturelle autant que théologique.

Marie/Joseph et l'éthique conjugale.

Des réflexions analogues se proposent à nous si l'on cherche l'influence du couple théologique Marie-Joseph sur l'éthique du couple conjugal. Ce modèle fut invoqué notamment dans le cadre des âpres discussions qui eurent lieu à la fin du IV^e siècle sur la valeur comparée de l'état de virginité ou de continence et de l'état de mariage. Les vierges, les moines et les continents se réclamaient du patronage de Marie : en consacrant sa virginité, Dieu lui-même la donne en exemple à tous les chrétiens. Les défenseurs de l'état conjugal ne se résignaient pas volontiers à être privés d'un si illustre patronage et ils répondaient que Dieu avait honoré et privilégié l'état conjugal en voulant que la mère de son Fils fût dans cet état ; ils ajoutaient que Dieu lui-même l'avait ensuite placée sous la loi commune de l'état conjugal, puisqu'il avait voulu qu'après avoir conçu Jésus virginalement, elle ait d'autres enfants de son commerce avec son époux, ceux que les traditions évangéliques appellent « les frères du Seigneur ». Mais les défenseurs de la première cause firent triompher la croyance dans la virginité perpétuelle de Marie, croyance depuis longtemps largement répandue, mais qui n'appartenait pas encore aux « mystères de la foi ». Le cas de Marie et de Joseph a donc certainement servi d'argument pour déprécier l'état conjugal, réduit à normaliser l'assouvissement des désirs pour ceux qui

n'avaient pas la force de les « contenir ». Mais on ne peut pas en majorer l'importance : d'autres motifs, religieux ou culturels, allaient dans le même sens cependant que l'Eglise n'a jamais hésité à condamner ceux qui dénonçaient la malhonnêteté du mariage et à invoquer à ce propos le saint mariage de Marie et de Joseph.

Ce modèle revint de nombreux siècles plus tard sur le devant de la scène théologique lorsqu'on débattait au XII^e et XIII^e siècles du « constitutif » du mariage : est-ce le lien contractuel du consentement mutuel, ou l'accomplissement du rapport sexuel ? Dans le second cas, l'union de Marie et de Joseph n'aurait pas été un « vrai » mariage. Cette référence servit à faire triompher la première thèse, mais celle-ci ne l'aurait pas emporté si elle n'avait pas disposé d'autres arguments, plus théoriques et plus décisifs, notamment de l'appui culturel de la tradition du droit romain, d'autant que plusieurs Pères hésitent à reconnaître à l'union de Marie et Joseph le caractère d'un « vrai » mariage.

Théologie et culture - Discernement réciproque.

C'est finalement sur la spiritualité de la vie conjugale que l'exemple de « la sainte Famille » aura le plus d'influence. On écrit beaucoup et de plus en plus sur saint Joseph à partir du XV^e siècle, on loua surtout sa chasteté et sa virginité. Il serait instructif de chercher pour quels motifs la société européenne s'intéressa si fort à cette époque à sortir de l'ombre où l'avaient laissée les siècles antérieurs la figure du « Patriarche » sans postérité. On s'apercevrait sans doute que l'exaltation de sa mémoire servait principalement à exalter une certaine image du féminin, la femme vertueuse, chaste, fidèle, soumise, image qui confortait à son tour l'ordre masculin de la société : où l'on retrouverait l'ambiguïté de l'articulation du théologique sur le culturel. Quoi qu'il en soit, la retombée éthique de ce modèle théologique est claire ; il servit à recommander aux époux chrétiens un idéal de vertus conjugales inspiré des « états de perfection » : chasteté, répression du désir, abstention du plaisir, pratique la plus étendue possible de la conti-

(*) n° 13, p. 24-25.

nence. La dépréciation du sexuel ne favorisait évidemment pas la découverte des valeurs symboliques de la sexualité ni la construction d'une éthique accordée à ce symbolisme. Là encore, toutefois, on doit se garder d'exagérer la portée des motivations théologiques. La plus ancienne littérature rabbinique prônait, elle aussi, la fuite du plaisir et la rarefaction des rapports sexuels entre époux ; d'autres courants de pensée, philosophiques, éthiques, gnostiques, ont contribué dès les origines à orienter la spiritualité chrétienne vers le mépris des plaisirs qui viennent des sens. Les motifs théologiques propres au christianisme se sont ajoutés à ce mélange de religieux et de culturel, tantôt le renforçant, tantôt le corrigeant. Le théologien d'aujourd'hui doit exercer un discernement critique sur ce jeu d'interactions, utilisant la culture pour analyser et épurer la théologie, et la théologie pour éclairer et guider la culture.

L'effet de ce discernement critique sera-t-il de «désencombrer» l'éthique du mariage de la figure théologique de Joseph ? La critique historique, on le sait, est volontiers iconoclaste, mais les préjugés culturels de notre temps, et notamment dans le domaine de la sexualité, réclament un semblable discernement. La figure de Joseph peut y aider. Sa maintenance dans l'Écriture et dans la Tra-

dition mérite notre attention. Elle était gênante quand il s'agissait de soutenir l'origine divine de Jésus, elle n'a pourtant pas été totalement éliminée. Plus tard elle gênait les défenseurs de la virginité perpétuelle de Marie et de la supériorité de l'état de virginité, elle a pourtant été conservée et elle a contribué à préserver la tradition chrétienne de la tentation de réprouver le mariage. Des deux côtés elle a été obscurcie ou pervertie, mais elle a été maintenue comme principe d'anoblissement de l'état conjugal et de vocation à la sainteté, et aussi aux tâches historiques, dans cet état. Traitée différemment du passé, elle peut rendre le même service aujourd'hui.

Près de Jésus et de Marie, Joseph est la figure même du respect de l'autre, figure d'une présence qui respecte le secret de l'autre, d'une proximité dans la distance, d'une efficacité tutélaire qui s'exerce sans revendiquer de droits ni de pouvoirs, figure d'une présence qui a su ne pas se rendre « encombrante », qui savait qu'elle pouvait l'être, mais qui a résisté à la tentation de disparaître et réussi à s'effacer tout en demeurant là. Père et mari sans « posséder » de femme ni d'enfant : finalement, une figure qui peut nous aider à nous désencombrer des rivalités entre sexes.

Joseph MOINGT.



274. — Gloire à Joseph !

Gloire à Joseph, gloire à Joseph.
Gloire au plus haut des Cieux !
Tout à Jésus, tout à Marie,
Près d'eux il a passé sa vie ;
Il est mort, il est mort auprès d'eux !
Gloire, gloire, gloire au plus haut des Cieux

— 1 —

Il était pauvre, alors que sur la terre,
Il fut chargé de veiller sur Jésus ;
D'un Dieu fait homme il a nourri la Mère,
Joseph était si riche de vertus !
Simple artisan, il a connu la peine,
Et la sueur a coulé sur son front
Amis de Dieu, vous tous qui vivez dans la gêne,
Priez, priez Joseph, il est votre Patron ;

— 2 —

Joseph est mort sous les yeux de Marie,
Joseph est mort dans les bras de Jésus ;
C'est lui qui doit, à la fin de la vie,
Nous obtenir la mort des vrais élus.
Dans la souffrance et dans la maladie,
Son nom suffit pour calmer la douleur.
O vous tous qui souffrez, au jour de l'agonie,
Priez, priez Joseph, c'est votre Protecteur

— 3 —

O saint Joseph, entendez ma prière,
Ayez pitié de tous les malheureux,
De l'indigent qui souffre sur la terre,
De l'orphelin dont le père est aux cieux,
Et du malade à son heure suprême
Ayez pitié de nos parents mourants,
A la porte du ciel, conduisez les vous-même,
Priez pour eux, Joseph, ils sont tous vos enfants !

P. AL LEBEVRE

Chercher son visage

« Saint Joseph, qui est-ce pour vous ? »

Un être terne incolore et sans saveur, un pauvre vieux, une victime, un sacrifié, un exclu, un puceau, un cocu, le plus célèbre cocu du monde, leur saint patron.

Non surtout pas un saint ; un prénom sans plus, un personnage de vitrail, une statue en retrait au fond d'une église, un menuisier, un charpentier, le saint patron des artisans, un homme qui marche en tenant un âne sur lequel est assise une femme enceinte, un mari, le mari de Marie,, le père nourricier de Jésus, le protecteur de la Sainte Famille, un homme d'une grande bonté, le vrai père de Jésus !...

Voilà quelques-unes des réponses qui m'ont été faites.

Joseph, qui pour Marie ? Qui pour Jésus ?

Et moi, je me demande : pour Marie c'était qui ? pour Jésus c'était qui ? Rien ne nous en est dit. Il est là, tout simplement, puis il n'est plus là, tout simplement. Vraiment son visage nous est caché. Comment nous étonner que là où on en parle le plus, ce soit dans les évangiles cachés, dans les apocryphes ? Et là on nous dit justement qu'il se cachait, qu'il se terrait humblement derrière tous les autres quand le grand prêtre cherchait un fiancé pour Marie, qu'il aurait bien voulu rester caché quand le choix tomba sur lui, qu'il était effrayé craignant d'être un sujet de moquerie.

Qu'il avait raison de la craindre ! Raison pour si longtemps car, sujet de moquerie, il l'est toujours.

Quel contraste avec Marie ! Elle aussi était humble, elle aussi fut effrayée, mais personne ne s'est moqué. A la suite de l'ange toutes les générations l'ont dite bienheureuse. Lui, Joseph, toutes les générations le disent bien malheureux.

L'une est bénie, de l'autre on rit

L'une est saluée, l'autre est moqué

L'une est admirable, l'autre est pitoyable.

Et pourtant, quelle similitude dans leur destin.

Marie, Joseph, tous deux.

Tous deux choisis par Dieu
Tous deux bannissant leur crainte
Tous deux se fiant à l'ange
Tous deux en chemin vers Bethléem
Tous deux accueillant l'enfant
Tous deux le présentant au temple
Tous deux fuyant vers l'Egypte
Tous deux retournant vers Nazareth
Tous deux éduquant l'enfant
Tous deux s'inquiétant pour lui
Tous deux disparaissant, leur mission terminée
Tous deux saints sans avoir été martyrs

Alors quoi ? Est-ce parce qu'il disparaît avant le ministère de Jésus, alors qu'elle, elle l'accompagne jusqu'au bout et même après, d'abord comme mère puis comme disciple ? Mais non. Ce qui les sépare, ce n'est pas une différence, c'est encore une similitude, c'est qu'ils n'ont pas fait quelque chose ensemble, c'est qu'ils n'ont pas fait l'amour.

Nous y voilà. Vierge pour une femme, quelle gloire !
Vierge pour une mère, quel prodige !

Elle n'en est que plus femme, elle n'en est que plus mère, elle est La Femme, elle est La Mère.

Mais pour un homme, veuf ou puceau peu importe, si ce n'est pas le vrai mari, alors ce n'est pas vraiment un homme, alors ce n'est pas vraiment un père. Joseph, Joseph, où est ta virilité ? Même si c'était toi le géniteur, où est ta certitude d'avoir engendré ? Tu fais peur à tous ceux qui doutent de leur virilité, qui doutent de leur paternité. Il faut bien qu'ils se moquent de toi, pour se désolidariser, se rassurer, se protéger, éloigner le danger, le laisser à Joseph... ou bien au chef de gare !

Saint et jeune Joseph.

Mais non Joseph tu n'es pas ce pauvre Joseph ! Pauvre tu l'es, mais de la pauvreté qui ouvre le royaume des cieux, car la paternité doit être pauvre, car la paternité est toujours cachée. Elle est faite de doute pour pouvoir être accueil, elle est faite de distance pour mieux se faire présence.

Mais non, tu n'es pas un frustré, pas même un privé, car tu as vraiment renoncé à jouer les rôles de mec.

J'aime que tu aies été artisan charpentier, compagnon charpentier qui accompagne et qui charpente.

J'aime que tu te situes entre deux autres Joseph : celui qui comme toi fut émigré en Egypte, celui qui, comme toi, veilla sur Jésus, lui à sa mort et toi à sa naissance.

J'aime qu'un évangile apocryphe nous parle d'une colombe qui s'est posée sur ta tête lorsque la garde de Marie t'échut. Au baptême de Jésus cette colombe nous conduit.

J'aime que tout le peuple t'ait félicité parce que Dieu t'avait choisi, te disant « tu es devenu heureux dans ton grand âge ».

Mais oui Joseph, il en est temps, tu es devenu heureux, et bienheureux et saint et tu n'es plus vieux du tout.

Françoise ALEXANDRE.

Un homme pas comme les autres

Des sœurs de Saint Joseph...

Dans le bottin, on tombe sur une liste de congrégations religieuses : les Sœurs du Christ, de l'Esprit-Saint, de Notre-Dame, du Sacré-Cœur, de Sainte Marie de la Croix, de Saint Joseph... Tiens ! Il y a donc une congrégation religieuse qui n'a pas cherché un protecteur auprès des « grands » du ciel mais qui s'est contentée du simple charpentier de Nazareth comme patron. Qu'est-ce qui a motivé ce choix de Joseph ce « sous-développé de la gloire », comme disait Jean XXIII ? C'est assez étonnant, surtout lorsqu'on sait que les femmes aujourd'hui cherchent leur promotion par tous les moyens. Ne faut-il pas pour cela des « voix » puissantes ? Ne doit-on pas frapper au plus haut possible pour avoir autant d'appuis que l'on peut ? Mais Joseph ? Qu'est-ce qu'il peut faire, lui, un homme comme les autres ? Quelles sortes d'interventions les Sœurs de Saint Joseph peuvent-elles attendre de ce « silencieux » qu'elles ont choisi comme ami et intercesseur ? Leur choix n'est pas évident.

Mais qu'en disent Matthieu et Luc ?

Mais peut-être qu'en regardant les choses de plus près ?... Sans doute, il faut consulter Matthieu et Luc car ce sont eux qui nous ont dit tout ce que nous savons sur Joseph. Selon eux, quelle sorte d'homme était-il ?

Première surprise : quand on ouvre l'évangile de Matthieu, on découvre que Joseph a

aussi reçu une annonce du Ciel ! Pourtant, on en parle peu ! Du moins, on n'a pas l'habitude d'y penser. C'est plutôt l'annonce faite à Marie qui prend tout le devant de la scène. C'est vrai toutefois, quand on y pense : que serait devenu le « fiat » de Marie sans le « fiat » de Joseph ? S'il n'avait pas accepté de prendre Marie comme femme, elle aurait eu bien des ennuis. Les Juifs n'aimaient pas les « filles-mères ». De plus, ils n'auraient été nullement disposés à écouter la parole d'un fils de putain ! Pour dire les choses honnêtement, même Joseph entretenait l'idée de répudier Marie car il ne voyait pas comment il pouvait la recevoir chez lui, enceinte comme elle était — et de qui !! Il pensait donc mettre fin à sa relation avec elle — mais sans trop de bruit, plutôt secrètement comme dit Matthieu, car Joseph était un homme juste. Solution pénible, certes, mais que faire d'autre ?

Heureusement, tout a été résolu grâce à l'« Ange du Seigneur ». Maintenant, Joseph pouvait prendre Marie, sa fiancée, sans hésitation. Ne pouvait-il cependant penser qu'il avait tout rêvé ? Marie, au moins, a pu bénéficier du plein jour quand elle a reçu son visiteur céleste !

Matthieu nous apprend aussi que c'est Joseph qui a donné le nom au fils de Marie. Un enfant, même né de l'Esprit, n'est pas reconnu par la société avant que le chef de famille lui confère la filiation indispensable. Joseph ne se dérobe donc pas : *il assure l'insertion nécessaire du nouveau-né de Marie dans la lignée de ses ancêtres à lui.*

La fuite en Egypte.

Joseph n'en avait pas fini avec le Ciel après ces premières bousculades dans sa vie. L'Ange du Seigneur est revenu : « Lève-toi, prends avec toi l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte, dit l'Ange, restes-y jusqu'à nouvel ordre... » Décidément ! On lui demande beaucoup.

Mais Joseph était un homme d'honneur. Il s'était engagé librement dans cette affaire peu claire : *Le Roi du Ciel pouvait compter sur lui pour faire tout ce qu'il fallait faire pour sauver son Fils.*

Après toutes ces aventures en Judée et en Egypte, Joseph a pu s'installer tranquillement dans son petit village de Nazareth, élever Jésus comme son propre fils, lui apprenant le métier de charpentier pour que celui-ci puisse, à son tour, gagner décemment son pain.

La « fugue » de Jésus.

C'est Luc qui nous raconte comment le jeune Jésus « resta à Jérusalem sans que ses parents s'en aperçoivent ». Joseph était-il fâché ? Silence sur ce point chez l'évangéliste.

Mais, à partir de ce moment-là, Joseph était convaincu au moins d'une chose : la destinée de Jésus devait dépasser, de loin, les modestes horizons du village de Nazareth.

Quel « patron » pour des sœurs ?.

Que peut-on tirer de ces quelques maigres renseignements sur Joseph ? Est-ce qu'on peut mieux comprendre l'intérêt pour un

groupe de sœurs de l'avoir comme « patron » ?

On lit dans un livre consacré aux Constitutions primitives des Sœurs de saint Joseph (1) qu'elles ont adopté ce nom pour faire « savoir aux sœurs qu'elles doivent assister et servir le prochain avec le même soin, diligence et charité cordiale qu'avait le glorieux saint Joseph pour le service de la sainte Vierge, sa très pure épouse, et du Sauveur Jésus, son nourrisson. »

Encore une surprise : les sœurs n'ont pas du tout choisi Joseph pour en faire un intermédiaire auprès du Ciel. Apparemment, elles n'ont même pas eu l'idée de chercher quelqu'un qui pouvait leur donner un « coup de main céleste » de temps en temps. Selon ce qu'on peut deviner dans leurs Constitutions d'origine, elles avaient une autre idée, assez inattendue pour l'époque : en 1650, les premières sœurs de la congrégation ne voyaient aucun problème à faire leurs œuvres de miséricorde *de la même façon qu'un homme* — et quel homme ! Elles pensaient qu'elles pouvaient mobiliser leurs forces de bras et de cœur pour les mettre au service des autres comme avait fait Joseph pour Marie et le jeune Jésus, tout en sachant que le Ciel était très exigeant avec lui, qu'il avait cherché dans le charpentier de Nazareth un « homme fort » pour accomplir tout ce qu'il allait lui demander.

Au fond, les sœurs ont eu raison de prendre Joseph comme exemple de ce qu'elles voulaient faire. Quelle meilleure manière pour montrer que les « faibles femmes » sont aussi appelées à exercer des tâches demandant de grandes responsabilités ? Elles peuvent aussi les accomplir avec la force, le courage et la foi d'un Joseph — de cet homme pas comme les autres.

(1) Sœurs de Saint Joseph, *Textes primitifs*, Clermont-Ferrand, 1981.

Donna SINGLES,
Sœur de St Joseph.

Joseph, nouvel Adam

Marie vénérée : un alibi pour les hommes ?

Depuis que Jean XXIII a reconnu la promotion de la femme comme « un signe des temps », la marche en avant des femmes dans la société a progressé, mais rien n'a vraiment changé dans l'Eglise elle-même. Le Nouveau Code de Droit Canonique qui ignore complètement les femmes a indigné les féministes, hommes et femmes. Jean-Paul II s'est encore prononcé récemment, devant les évêques américains, sur son refus d'accepter l'ordination des femmes qui se sentent appelées au sacerdoce. Pourtant certaines femmes assument déjà pratiquement les responsabilités d'un prêtre, le Pape le sait bien. « Le sacerdoce serait une atteinte à la vraie dignité de la femme », déclare-t-il. On ne voit pas bien pourquoi !

Ne faut-il pas craindre plutôt que l'Eglise en vienne encore à manquer le coche de l'Histoire ? Après la réhabilitation bien tardive de Galilée récemment, et par là du monde de la science, on songe depuis quelque temps déjà à réhabiliter Luther, et par là l'œcuménisme en marche. Ne serait-il pas temps que l'Institution noue aussi avec l'univers féminin une relation authentique, sans servir chaque fois comme alibi à la reconnaissance de « la femme » : Marie, aimée et vénérée ? La sublimation de « la femme » en Marie n'a pas servi la cause féminine. La figure de Marie qui fascine les hommes, « la Bonne Mère », n'est-elle pas au contraire une preuve de plus que la théologie a été élaborée par des hommes, selon leurs fantasmes œdipiens et leurs attentes ?

Joseph valorisé : « le nouvel Adam » ?

Si la figure de Joseph était valorisée au même titre que celle de Marie, ne serait-ce pas paradoxalement une façon d'accorder à la femme toute sa place ? Les femmes ont aussi besoin d'un référent de l'autre sexe, un « homme modèle ». Jésus a été déclaré « le Nouvel Adam ». Or Jésus est un Humain hors du commun, il est Dieu, il est le prototype universel de la filiation divine des Humains, des femmes comme des hommes. L'identification au Christ est un appel adressé à la femme comme à l'homme. Si la récupération de Jésus par les hommes se poursuit sans vergogne « car le Christ fut et demeure un homme » (d'après « Inter Insigniores » de 1976), le sacerdoce sera finalement perçu comme le signe visible de la mauvaise foi caractérisée de l'Institution qui perpétue une injustice et une erreur fondamentale. Il sera la preuve incontestable du sexisme de l'Eglise, péché structurel, péché originel.

N'est-ce pas en réalité Joseph, « le Nouvel Adam », cet homme qui n'a pas utilisé la femme pour la plier à son projet de « devenir comme un dieu », tel Adam par serpent phallique interposé ? Joseph a été dans un couple humain un homme attentif à la parole de Dieu, accueillant la femme et l'enfant, les laissant exister pleinement. Le culte de Joseph devrait exister à côté même de celui de Marie, la dévotion mariale portant l'aliénation de la femme à son comble, sans qu'il y paraisse. Comme l'écrit Simone de Beauvoir : « Pour la première fois dans l'histoire de l'Humanité, la mère s'agenouille devant son

filis et reconnaît librement son infériorité. C'est la suprême victoire masculine qui se consomme dans le culte de Marie ».

On nous prêche Marie, « femme idéale », dans l'ambiguïté d'un modèle irréaliste de vierge et mère. Ne vaudrait-il pas mieux l'évoquer et l'invoquer comme « celle qui a écouté la parole de Dieu et l'a mise en pratique », comme l'a déclaré Jésus lui-même : « Qui est ma mère, qui sont mes frères ? » (Mc 3, 33). Comme Marie, Joseph a eu son Annonciation : « Ne crains pas de prendre Marie pour épouse, car l'enfant qu'elle porte vient de l'Esprit » (Mat 1, 20). Pourquoi n'en parle-t-on jamais ? Joseph aussi a écouté la parole de Dieu et l'a mise en pratique. Il n'a pas cherché à la détourner puis à fuir devant Yahvé et accuser la femme comme Adam. Oui, c'est bien lui « le Nouvel Adam ».

Le couple Jésus/Marie que nous proposent les théologiens répond aux désirs les plus sublimes des hommes. L'homme (mâle) s'enorgueillit de s'identifier à Jésus : un dieu, son rêve depuis toujours. Quant à Marie rien à craindre de cette femme statufiée, « la Bonne Mère », vierge par surcroît, et qui n'est pas déesse. En ce qui concerne Joseph, on n'en parle guère, c'est tout juste si on ne le prend pas pour un demeuré, cet homme juste et respectueux, humble et pieux, bon époux et bon père. Ne serait-il pas précisément pour les femmes l'image de « l'homme idéal » à proposer en modèle aux hommes ? Que dirait-on d'un dogme de « la Sainte Abnégation » de Joseph !

La dévotion mariale, dans tout son déploiement, peut être parfois sujette à caution, tout le monde le sait. Elle est en tout cas le symbole même de l'habileté masculine à encenser « la femme » d'une certaine façon pour la faire servir à ses vues ensuite. Cela relève d'un stratagème connu. Et les femmes continuent à dire amen aux dogmes unilatéraux. Elles croient y avoir leur compte, telle Ève la Naïve qui en arrive, après résistance, à « trouver le fruit de l'arbre de l'Eden agréable », subjuguée est-elle par les propos fallacieux du serpent « le plus rusé de tous les animaux sauvages » (Gen 3, 1), symbole du phallisme insidieux.

Joseph/Marie, un couple réel.

En restaurant le modèle d'un couple réel Joseph/Marie, Nouvel Adam/Nouvelle Ève, l'Eglise trouverait peut-être une porte de sortie à ses contradictions. Acceptera-t-elle d'y réfléchir, afin qu'un jour elle puisse compter « avec » les femmes, plutôt que de compter seulement « sur » elles ? L'Eglise n'est-elle pas une marâtre pour les femmes qu'elle utilise, bien plus qu'une mère qui les accueille vraiment ?

L'accueil des femmes, signe des temps.

Il a fallu plusieurs siècles pour qu'à travers de nombreux soubresauts l'Eglise intègre enfin « les Barbares » en son sein, au premier millénaire. Leur entrée dans l'Eglise a été un ferment pour l'Institution héritière des structures rigides du monde romain. Leur manière d'approcher Dieu a été une nouvelle richesse pour le christianisme. L'Eglise n'est-elle pas encore aujourd'hui engoncée dans des carcans, tributaire de son organisation toujours patriarcale ? Un nouvel essor en cette fin du deuxième millénaire ne peut-il être apporté par « la gent féminine » qui attend depuis si longtemps qu'on lui ouvre la porte, reléguée est-elle encore « sur le parvis extérieur » ?

La reconnaissance de Thérèse d'Avila et Catherine de Sienne comme docteurs de l'Eglise est une toute petite ouverture et une bien faible concession tardive. Les temps ont changé depuis leur époque. L'Eglise va-t-elle changer ? Le synode romain des évêques sur la réconciliation et la conversion dans l'Eglise était particulièrement bienvenu pour aborder le problème. Des gestes concrets de réconciliation sont à faire en effet rapidement pour l'abolition de la discrimination sexiste. Certains évêques avaient parlé, avant le synode, de « gestes coûteux ». Qu'en est-il ? Accueillir les femmes est certes un acte difficile pour les hommes d'Eglise, habitués au dogmatisme androcentrique et peu enclins à se remettre en question.

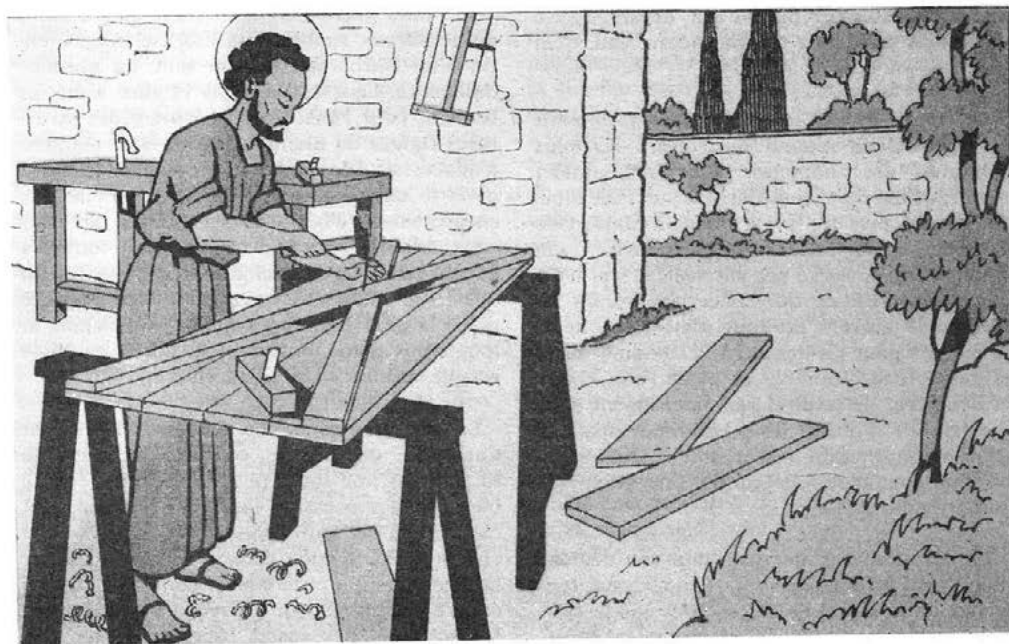
A Adam « endormi de torpeur », Yahvé n'avait-il pas donné une dialoguée à son

côté, une éveilleuse ? N'était-ce pas la réalisation de la prophétie de la Genèse qui s'accomplissait enfin en Joseph, « Nouvel Adam », l'homme qui « une fois réveillé » fit comme l'Ange lui avait prescrit (Mat 1, 24), « il prit Marie avec lui », une femme présumée coupable, qu'il devait répudier, pour être conforme à la Loi. Le monde pouvait devenir humain maintenant, car il cesserait d'être masculin, soumis à la rigueur de la loi du mâle. Mais

la prophétie d'Isaïe (en Mat 13, 14) ne restait-elle pas d'actualité : « Vous entendez bien et vous ne comprenez pas. Vous regardez bien et vous ne voyez pas » ? L'heure est pourtant venue où l'accueil de la femme doit s'accomplir. C'est le grand signe des temps.

L'homme : Adam ou Joseph ?

Claudie de RAUGLAUDRE.



Saint Joseph était un ouvrier charpentier (un menuisier)... Tous les jours... du matin jusqu'au soir... **il travaillait.**

Le bon Dieu aimait beaucoup saint Joseph... parce que **saint Joseph était toujours content de faire ce que le bon Dieu voulait.**

Le bon Dieu voulait qu'il scie des planches... qu'il tape des clous... il sciait des planches... il tapait des clous.

C'est facile de faire plaisir au bon Dieu :

Il n'y a qu'à faire ce que le bon Dieu veut.

(La Miche de Pain - Catéchisme illustré - n° 11, autour des années 1960).

Cathédrale d'AUTUN (S.-et-L.)
Saint Joseph le jour de la Nativité
Chapiteau (XII^e siècle)



On a beau dire que je ne sers à rien,
A chaque événement important,
C'est moi que l'ange vient trouver,
Et la nuit encore,
En pleine nuit,
Pendant que je dors.
Il vient toujours pendant que je dors,
Et tout le monde croit que je passe mon temps à dormir,
Et que je suis tout juste bon
A être le patron des dormeurs.
Bien sûr, je ne suis pas important,
Mais, tout de même,

Chanoine GRIVOT

Biologie et parenté d'adoption

Le point de vue de la biologiste nous est ici précieux; elle éclaire à la lumière de connaissances récentes, tant biologiques que psychologiques, l'importance première du père — des parents-« nourriciers ».

L'influence déterminante de Joseph-éducateur et son rôle auprès de Jésus, que nous pressentions, se trouvent ici confirmés.

Ce sont les mêmes connaissances de la fonction de *reproduction* qui ont permis et la limitation des naissances et la lutte contre la stérilité : ce sont les deux faces d'une même médaille.

En ce qui concerne la stérilité masculine — dont on reconnaît maintenant l'existence, après l'avoir niée — on a recours à l'*insémination artificielle avec donneur* (I.A.D.).

Essayons d'abord de voir en quoi la technique modifie la *notion de paternité* : elle conduit à la *dissociation de deux fonctions paternelles*. Il y aura deux pères : le père *biologique*, anonyme, inconnu (« le père qui vient du froid ») et le père *adoptif* ou nourricier. Quel est le plus important ? Ce n'est évidemment pas celui qui a fait le don d'une cellule reproductrice. Pourtant bien des réticences demeurent au niveau des mentalités : les dons de sang et d'organes sont passés dans la pratique courante et toujours approuvés par tout le monde comme un geste de *générosité* et de *solidarité*, alors qu'il y a plus de réticences en ce qui concerne le don de sperme — pourquoi ? Pourquoi cette valeur excessive, presque « sacrée » (je dirai « superstitieuse ») attachée au sperme ? Elle n'est guère justifiée si on la compare à l'énorme *gaspillage naturel* : un homme produit dans sa vie 1.000 milliards de spermatozoïdes ; 300 millions par éjaculation (tout cela pour un seul qui féconde). Pourquoi ceux qui jouissent d'une telle surabondance n'en feraient-ils pas profiter les plus démunis ?

De plus, une certaine *sélection des donneurs* sur le plan de la santé offre davantage de garanties en ce qui concerne la qualité de l'enfant que la fécondation naturelle.

Ce qui me paraît le plus important dans les techniques nouvelles de reproduction artificielle, ce sont leurs conséquences sur le *sens* de la parenté humaine.

Elles *relativisent la parenté biologique* et démystifient la notion de « liens du sang ». Sur le plan juridique, c'est encore sur ce type de liens qu'on fonde la parenté (ex. : la reconnaissance de paternité). Nos sociétés retardent. Limiter la parenté au biologique, c'est une vision *réductionniste*. La notion de parenté biologique devient de plus en plus floue, car ces nouvelles techniques ouvrent un certain éventail de types de parenté. Geneviève de Parceval parle (1) des « *multifigures parentales* » qui, si elles ont ici des bases scientifiques, ont toujours existé dans les sociétés primitives où la notion de parenté est variable selon les ethnies et les cultures.

Et si ces techniques relativisent la parenté biologique, elles donnent toute sa valeur à la parenté *affective, psychologique, spirituelle, éducative...*

(1) Geneviève Delaisi de Parceval : « L'enfant à tout prix » (Seuil 1983).

C'est cette parenté adoptive la plus importante. L'enfant n'est pas le fruit d'un coït plus ou moins bref, plus ou moins chargé d'amour (et même d'intention reproductrice), mais le fruit d'une longue *gestation psychique* qui dure une vingtaine d'années.

Je soulignerai que l'enfant, quelle que soit la manière dont il a été conçu est toujours « *autre* », différent des parents. Le terme « reproduction » est impropre car on ne reproduit jamais un pareil à soi, du fait des innombrables combinaisons des dizaines ou des centaines de milliers de gènes, qui font que chaque individu est *unique*. Depuis que l'humanité existe, il n'y a pas un individu pareil à un autre (sauf les vrais jumeaux qui ont le même génôme). C'est prodigieux !

L'enfant, qu'il soit « naturel » ou non, est toujours *autre* et devra toujours être *adopté* — et même plusieurs fois, au cours d'un développement pendant lequel il changera

continuellement — et adopté tel qu'il est, et non pas comme on voudrait qu'il soit.

On ne fait pas un enfant « à soi », pour soi (comme remède à la solitude) ou projection de ses propres désirs, mais pour qu'il devienne *lui-même* — et il ne s'agit pas de faire un enfant, mais de faire un adulte.

Odette THIBAUT.

D'Odette Thibault :

- « L'homme inachevé » (1971), épuisé.
- « La maîtrise de la mort » (1975) - Editions Universitaires.
- « Debout les femmes » (1980) - Chronique sociale, 7, rue du Plat, 69288 Lyon Cedex 1.
- « Non à la guerre, disent-elles ? » (1982) - Chronique sociale, 7, rue du Plat, 69288 Lyon Cedex 1.

Mêmes les meilleures choses ont une fin !

Mais si votre abonnement 1983 est terminé avec ce numéro de décembre, l'action de FHE a encore besoin que vous renouveliez dès maintenant votre abonnement pour 1984.

Evitez-nous les rappels qui nous prennent le temps qui nous manque déjà.

Lorsque Joseph paraît...

Premières images pour une jeune protestante.

J'ai toujours eu beaucoup de sympathie pour Joseph. Il me semble cumuler toutes les contradictions de la foi chrétienne et déjouer assez bien les pièges des doctrines théologiquement humaines.

Mais prenons les choses par le commencement.

La première image de Joseph pour moi c'est bien sûr, l'époux de Marie, dans les jeux bibliques que nous préparions, enfants, pour le temps de Noël. De notre point de vue d'enfant, qu'un bébé ait une mère et un père nous semblait parfaitement normal. Et quand notre copain jouait le rôle de Joseph, nous le tenions fermement pour père de Jésus et mari de Marie. Cette conviction profonde et pleine de bon sens (nous savions déjà comment se fabriquent les enfants) ne nous empêchait nullement d'écouter, ravis, le récit de l'annonce à Marie. Nous en retenions d'ailleurs le simple fait que Marie, toute jeune, allait avoir un enfant, et pas du tout que Joseph n'y serait pour rien. Bref, pour moi et pendant longtemps, la présence de Joseph aux côtés de Marie me persuadait que Jésus était un enfant comme les autres, avec un papa et une maman.

Au catéchisme, les choses se sont compliquées. On nous faisait découvrir les textes bibliques et au hasard des lectures, j'appris que ces pauvres parents avaient un peu de peine avec leur fils — ils le cherchaient partout alors qu'il était dans le temple. « Il faut que je m'occupe des affaires de mon père », leur répliqua-t-il. Et je sentais bien que ce n'était pas de Joseph qu'il s'agissait.

Plus tard, avec le pasteur, nous discutions fermement, en bons parpaillots, de la virginité de la vierge et nous concluions, plus par anti-catholicisme secondaire que par réflexion théologique, que Marie était sans aucun doute vierge avant de rencontrer Joseph, mais qu'après elle avait eu d'autres enfants avec son mari, ainsi que le rapportent les textes bibliques. Et les plus audacieux d'entre nous allaient jusqu'à dire, en rigolant, un rien gênés : c'est Joseph, le papa !

Ma conclusion de jeune protestante au sortir de plusieurs années d'école biblique était celle-ci : Jésus tout en étant un homme (!) comme nous, n'était pas tout-à-fait comme nous ; et Joseph, tout en étant un père comme un autre, charpentier de son état, n'avait pas un rôle très clair dans l'affaire.

« Saint Joseph », répliquaient mes amis catholiques. Je ne voyais pas en quoi. Etre père sans être père, cela vous acquiert-il des mérites ?

Le temps de la critique des textes.

C'est à la Faculté de théologie que l'affaire s'est corsée. Nous étions sous le règne de la critique textuelle et nous apprenions vite que les évangiles n'avaient pas été écrits par ceux dont ils portent le nom mais qu'ils étaient le fruit d'une lente élaboration communautaire.

On nous a rapidement fait remarquer que les récits d'enfance appartenaient à un genre littéraire précis, ne se présentant en rien comme des reportages en direct, mais comme des réflexions théologiques, nourries de la foi et des témoignages des premières communautés chrétiennes. De plus, ni Marc ni Jean ne parlent de Joseph. Seuls Matthieu et

Luc y portent intérêt. Chez Matthieu, la généalogie indique que c'est Joseph l'héritier du roi David : « Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus ». Chez Luc, le propos est plus ferme : « Jésus était, comme on le pensait, fils de Joseph, fils d'Héli, etc... » jusqu'à Adam. Au fond, Jésus est l'héritier du grand roi David, mais par Joseph. Et pourtant, Joseph n'est pour rien dans sa conception. Il y a de quoi en perdre son latin.

Pauvre Joseph qui n'existe qu'à l'ombre de Marie, sa très chaste épouse.

Tout ceci m'amène à quelques conclusions qui font largement place à l'humour.

Joseph retrouve Marie.

Que l'on ait canonisé Joseph n'élimine pas la gêne que son personnage provoque. Quelques saints pères de l'Eglise et éminents docteurs en théologie auraient bien aimé écarter toute présence masculine autour de Marie : une jeune fille, un saint-esprit, un bébé, une virginité permanente, ça, c'est beau et digne de louanges, digne de construction de dogmes, de cathédrales, de règles et d'interdits. On peut en toute liberté gloser sur la pureté des jeunes vierges, tout en haïssant les « choses du sexe ». On peut exalter la femme et lui imposer rôle et fonction. Personne pour la défendre, puisqu'on ignore Joseph.

Mais Joseph est là, malgré les yeux qui ne savent pas lire. Il est là et bien là. Il fait des choses. Il prend soin de sa femme et de son enfant. Sans lui, Marie serait morte de honte, et peut-être lapidée pour cause d'adultère. Joseph a sauvé son honneur, comme on disait

dans les romans du siècle dernier. Si Joseph n'avait pas été là, nos savants théologiens n'auraient sans doute pas eu de mots assez durs pour condamner cette jeune dévergondée, enceinte avant même que d'être mariée.

Ils ne l'auraient pas aimée, cette jeune fille, ni exaltée au ciel, ni bénie, ni priée, ni adorée.

Qu'on y songe : Marie a eu le droit d'exister devant nous tout simplement parce qu'un brave artisan de l'époque, son fiancé, l'a crue sur parole et lui a offert un nom.

Pour moi, Joseph est bien le père de Jésus, au sens où être père, c'est d'abord prendre soin et accompagner. Un père, comme Marie est sa mère. Ce qui se lit dans la ligne de l'incarnation : Jésus est né comme vous et moi, il a vécu la vie de tous, il est mort comme nous mourrons tous.

Et ceci ne me gêne nullement de confesser que Jésus « est né de la vierge Marie », sans le pouvoir masculin de fécondation. Il est né de la faiblesse et de la fragilité humaine, comme chacun et chacune d'entre nous. Mais pas sans Joseph, pas sans père, sans image masculine.

Le jour où les Eglises attribueront enfin à Joseph le rôle et la place qui sont les siens, comme mari de Marie et père terrestre de Jésus, bien des fantasmes élevés au rang de dogmes seront bousculés et seront redécouvertes les marques permanentes de la foi : le fils du charpentier Joseph, c'est celui-là en qui Dieu « a pris plaisir » et qui devient « mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection ».

Claudette MARQUET.

Epoux de Marie : ici digne, pur, obéissant
ailleurs, chaste, pauvre
un époux qui semble voué et destiné aux enfants,
au point de leur ressembler.

Gardien de la virginité de Marie : à ce titre il
pourrait être le patron des religieux qui ont fait
vœu de chasteté ; or ceux-ci semblent préférer
Marie...

Mois de Saint Joseph

457

266. — Digne Epoux de Marie — (275)

— 1 —
Digne Epoux de Marie
Cher objet de nos chants,
Notre cœur t'en supplie :
Veille sur tes enfants.

— 2 —
Le Sauveur sur la terre
Recut tes soins touchants :
Toi qu'il nomma son père,
Veille sur tes enfants.

— 3 —
Témoin de sa naissance
Et de ses jeunes ans,
Gardien de son enfance,
Veille sur tes enfants.

— 4 —
Au jour de la colère,
Tu ravis aux tyrans,
Le Sauveur et sa Mère :
Veille sur tes enfants.

— 5 —
Toi dont l'obéissance,
En ces dangers pressants,
Devient leur providence,
Veille sur tes enfants.

— 6 —
Toi dont la main féconde
A nourri si longtemps
Le Créateur du monde,
Veille sur tes enfants.

— 7 —
Que ta main nous bénisse,
O patron des mourants,
Au dernier sacrifice !!
Veille sur tes enfants.

— 8 —
Ton amour nous rassemble,
Garde-nous innocents ;
Nous t'en prions ensemble,
Veille sur tes enfants.

Joseph à la recherche d'un milieu
social adéquat

? ? ? ?
Patriarche — Artisan — Roi — Prince, « noble ».

O Chef de la Famille sainte,
Saint Patriarche, ô noble Epoux,
Joseph, ouvrez-moi cette enceinte
Où mon Dieu vécut avec vous.

Tout puissant
et débonnaire
Tuteur - défenseur -
protecteur.

?
Avocat

On en fera le patron des ouvriers...

269. — Vers la céleste patrie. — (280)

— 1 —
Vers la céleste patrie,
Elevons nos fronts joyeux,
Et sur l'Epoux de Marie,
Sur Joseph, fixons nos yeux.

— 2 —
Que la terre — le révere
Et célèbre ses grandeurs !
A sa gloire — Sa mémoire,
Vouons nos chants et nos cœurs.

— 2 —
O prodige ! ô doux mystère !
Joseph, le Verbe divin
Te donne le nom de Père
Et repose sur ton sein !

— 3 —
Qui gardera de Marie
Les jours, la virginité ?
Ces dépôts, Dieu les confie,
Joseph, à ta pureté.

Mois de Saint Joseph

459

— 4 —
Mortels, que sont vos louanges
Pour exalter ses vertus ?
Joseph est le roi des anges
Et le prince des élus.

— 5 —
Tout-puissant et débonnaire,
Joseph entend tous les vœux ;
Son sourire et sa prière
Sur tous abaissent les cieus.

— 6 —
Il console la souffrance,
Du pauvre il est le tuteur,
De l'orphelin la défense,
Du mourant le protecteur.

— 7 —
Heureuse est l'âme fidèle
A son culte, à son amour !
Joseph est tout bien pour elle
Tout bien jusqu'au dernier jour.

Il sera vain de chercher quelque
défaut chez Joseph, le Père au
« doux sourire ».

Le patron de la bonne mort

enfin un rôle qui ne sera pas,
qui ne sera plus contesté...

— 3 —

Quand sonnera l'heure dernière,
Saint Patron de la bonne mort,
Reçois-nous dans tes bras de père
Et daigne nous conduire au port

Père : Joseph est non seulement le père nourricier
de Jésus, mais il est aussi notre père. De
même qu'en droit français, le père est le
mari de la mère, de même Marie étant notre
mère pour des raisons théologiques, Joseph
devient notre père, **un père protecteur dont
nous sommes les enfants,**
un père nourricier... sur qui la mère aurait
détéint.

Au fond si tout ce qui est de la femme est en Marie et tout ce qui est de l'homme
en Jésus, il n'y a plus de place pour Joseph. Il n'est là que par Dieu pour les deux précédents
(Cantiques 266 et 269) et à la mort des hommes pour les introduire auprès de Dieu.
Il n'a donc qu'un rôle angélique. Il est bien de ce point de vue « le Roi des anges ».

A tous de trouver

où est donc passé Joseph

On ne parle plus de Joseph aujourd'hui, que ce soit en liturgie ou en catéchèse, ou si peu : un grand oublié ! Qui pense à le fêter le 1^{er} mai, fête des travailleurs ? Qui pense à appeler son nouveau né Joseph, Joséphine ou Marie-Josèphe ? Seuls ceux qui ont droit à la carte vermeille se prénomment encore ainsi.

Où est donc passé Joseph, le papa, « l'abba » de Jésus ? Car il l'a nommé ainsi avant de prier notre « abba » notre Père des Cieux.

Où est celui avec qui Marie et Jésus ont vécu assez longtemps pour que ce dernier puisse devenir un homme au sens plein du terme ? Car c'est bien Joseph qui a été l'image vivante, le père sur le modèle duquel Jésus a pu grandir, autant que sur le modèle de sa mère dont il diffère par le sexe.

Quelle connivence entre Jésus et Joseph, entre hommes au milieu de ceux du village comme me disait Terry : « Sans Joseph, le père de famille, jamais Marie ni Jésus n'auraient pu prier à la maison, bénissant Dieu à chaque heure du jour et avant chaque occupation domestique. Une femme ne pouvait donner les bénédictions, mais seul le père qui l'apprend au fils pour tout, et pas seulement pour les questions rituelles de la Pâque Juive. »

Dans un livre de prières juives, il est passionnant de trouver ce rôle si important du père de famille qui mène la prière quotidienne et que nous ignorons. Robert Aron, dans

« Les années obscures de Jésus » (Grasset) ou encore C. Muchet dans « Percer », comprendre l'enfance de Jésus » (Cerf) disent aussi très clairement ce que Joseph a pu vraisemblablement vivre avec les siens.

Silence aujourd'hui — Pourquoi ?

À l'heure où tant de recherches et de découvertes sont effectuées tant en psychologie qu'en psychanalyse en ce qui concerne le couple parental et les étapes de la croissance de l'enfant, il y a un vide à combler en ce qui concerne la paternité que Joseph a assumée aux côtés de Marie envers Jésus.

Les pourquoi de ce silence collectif sont multiples, à vous de les trouver. Flou des écritures, gêne inconsciente, peur de ne pas savoir discerner où s'arrête l'humain et où intervient le divin ? Simplement peut-être parce que l'annonce du message évangélique a d'autres priorités, ou que le constat d'éclatement actuel de la famille ne nous a pas encore portée à rechercher plus avant ce que Joseph et Marie, comme couple, ont à nous dire.

Si la mariologie va bon train, il n'en est pas de même de la joséphologie. À part ce mouvement au Québec avec « une doctrine douteuse qui n'a fait qu'un feu de paille et une énorme église dédiée à St Joseph » comme me l'a rappelé le Père Ambroise, de la Télévision Canadienne. Est-ce une raison parce que Marie a déjà bénéficié de la gloire du

Ressuscité, première de tous les êtres humains, pour occulter Joseph qui a vécu à ses côtés, partageant avec elle les affres de l'incarnation ?

Tant de pèlerinages mariaux, de statues de la Vierge Mère à l'enfant, de chapelets et rien pour Joseph ?

Saint Joseph qui n'est pas encore officiellement ressuscité des morts ne nous est-il pas encore plus proche, dans la même situation que nous ?

Jésus ne lui a-t-il quand même pas secrètement et discrètement fait don à lui aussi de la joie divine qu'il a reçue de son Père au ciel, à Joseph son père de la Terre ?

Sur la paternité de Joseph, André Louf dans « Seul l'Amour suffirait, année A » (DDB) dit entre autres « Jésus conçu de l'Esprit Saint, Joseph n'aurait jamais pu le deviner lui-même. Jésus vient entre Joseph et Marie au centre de leur foyer pour en devenir le cœur. Car pour naître il avait besoin

de Marie, pour vivre et grandir il aura besoin de Joseph »... « Joseph a dû souffrir rudement : cet enfant n'était pas le fruit de son amour pour Marie »...

La seule différence entre Marie et Joseph et tous les parents et amants, c'est qu'il leur fut demandé tout de suite ce qui un jour, de toute façon sera demandé à tous ceux qui s'aiment et qui engendrent la vie : de s'effacer, respectueusement et amoureuxment pour que Dieu puisse advenir à l'autre.

Quel message ce foyer plein de vie et d'amour, éducateurs de Jésus, a-t-il à apporter aujourd'hui aux parents et aux couples éclatés et angoissés ? Découvrir Joseph en vérité, le réhabiliter, c'est aussi revaloriser Marie et aussi Jésus lui-même, l'homme concret à travers lequel nous découvrons l'homme éternel, image du Dieu Vivant.

A nous tous de chercher où est passé Joseph !

Colette QUEGUINER.

ANNONCE A JOSEPH

ANNONCE A MARIE

— Matt 1, 20 : « Voici que l'Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie ton épouse : ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit saint et elle enfantera un fils auquel tu donneras le nom de Jésus... »

— Luc 1, 30 « L'ange dit : « sois sans crainte Marie... Voici que tu vas être enceinte. Tu enfanteras un fils et tu lui donneras le nom de Jésus ».

Deux textes aussi importants, et on s'étonne un peu qu'une époque comme la

nôtre, si attentive à l'aspect social de la personne ait oublié le premier négligeant ainsi le rôle de Joseph. On peut dire, de façon un peu simpliste, que, dans la société d'alors, sans Joseph, Jésus risquait de n'être pas vraiment un homme. Marie lui donne son être, mais c'est Joseph qui, en lui donnant son nom, en fait un être social : il l'introduit dans la condition humaine : c'est par lui que Jésus va avoir des racines dans un peuple, une lignée, par lui qu'il entre dans une tradition, va apprendre un métier... On comprend que Marie puisse dire un jour à Jésus : « Ton père et moi... » (Lc 2, 48).

Charles PERROT.

(Cahiers de l'Évangile, n° 18, Editions du Cerf).

Parler de Marie et de Joseph en catéchèse

Mon propos est celui d'une catéchiste d'enfants de 8-10 ans.

Voici quelques-unes des questions que je me pose sur les visages de Marie :

— *Marie, mère très pure, mère très chaste, mère sans tache, mère toujours vierge...*, es-tu Sainte et sans tache parce que vierge ?

— *Marie, femme célèbre, Marie pouponnant, Marie belle et féminine*, ta maternité et ta féminité finiraient-elles par estomper ton Fils, par faire oublier sa propre humanité ?

Mais plus longue encore est ma méfiance... Je me méfie en effet de l'image de :

MARIE SERVANTE MUETTE : En effet on voit surgir, dès que l'imagerie oublie d'être discrète, un modèle féminin de Marie vite utilisable pour emprisonner les femmes dans un rôle choisi pour elles par d'autres...

MARIE VERTUEUSE : Modèle encore qui devient prétexte à moraliser : « je dois l'aimer comme une mère et imiter ses vertus. » (Cf. p. 178 du catéchisme à l'usage des Diocèses de France, encore en usage en 1967).

MARIE INTERCEDANT POUR NOUS : on imagine une mère forçant la bonne volonté de son Fils, et il nous faudrait être « pistonné » pour pouvoir l'approcher !

MARIE SEULE : Et pourquoi oublie-t-on Joseph, son compagnon : n'a-t-il pas partagé la charge, le souci, l'éducation, les voyages, et l'angoisse de sa vie ? et n'est-il pas spontanément au centre des questions des enfants ?

— « qui c'est le père de Jésus ? C'est Dieu ou c'est Joseph ? »

— « Je ne comprends pas, Jésus il a deux pères ? »

— « Joseph, c'est le mari de Marie ? »

Et comment ne pas attribuer à ce désir de savoir une résonance, particulièrement quand l'un du groupe vient justement de dire de son père : « le mien, il s'est tiré... »

Une expérience de catéchiste est comme un jardin ouvert : les massifs et les plates-bandes s'enrichissant, au gré de ceux qui le fréquentent, des graines et des plantes qu'ils y déposent. Certaines restent fragiles, d'autres s'épanouissent. Longtemps j'ai aimé parler de Marie à partir de l'Annonciation : Luc 1, 26-38, essayant d'en présenter une image vraie, près de l'Evangile : Marie en attente, recevant la Bonne Nouvelle de Jésus incarné.

« Réjouis-toi, Marie,

« Veux-tu accueillir en toi la Vie Divine ? » Le groupe comportait alors plusieurs enfants non-baptisés pour qui cette question devenait très proche. Mais les nouveaux envahisseurs du jardin ont fait surgir Joseph ! et maintenant j'aimerais parler des parents de Jésus, et ajouter l'annonce à Joseph : Mat 1, 18-25.

« Ne crains pas, cet enfant, comme toute vie, est un don de Dieu. Veux-tu lui donner un nom ? Travailler pour le nourrir, lui apprendre ton métier, le protéger ? »

Parmi les graines apportées au jardin par les enfants, il y a aussi celle qui a pris chair

en Marie : J'ai aimé parler de Marie et d'Elizabeth à partir de la Visitation : Luc 1, 39-45. Marie enceinte va rendre visite à Elizabeth, enceinte elle-aussi. Dans leur corps un bébé est là, une vie est là. Le bébé bouge. Dans leur cœur l'émoi de la découverte de cet impossible né du regard de Dieu. Dans leurs yeux la joie qu'il est si bon de venir dire à l'autre !

« Le Seigneur fit pour moi des merveilles ! »

Dans les yeux des enfants la joie, la confiance nées de ces réalités passionnantes abordées dans la simplicité et dans l'émerveillement. La vie, ce n'est pas seulement une histoire entre papa et maman, la vie est don de DIEU.

J'ai aimé parler de Marie, de Joseph et de nous les bergers, peureux dans la nuit, curieux, pressés et émerveillés, à partir de Noël : Luc 2, 1-7, Joseph et Marie dans l'abandon total de leur chez eux, de leur personne, donnent au monde Celui qui le sauvera.

J'ai aimé parler de Marie, de Joseph et de la Lumière qu'ils ont mise au monde, à partir de l'Épiphanie : Mat 1, 1-12, désignant leur Fils comme la source de tout amour, de toute sécurité, de toute vérité.

J'ai aimé parler de toi, Joseph, qui a fait confiance à la parole de ta femme ! J'ai aimé parler de toi, Marie, servante, oui, servante du Seigneur, muette ? pas tant que cela ! puisque tu annonces aux hommes ce qui te fut annoncé à toi-même :

« Réjouissez-vous
Le Seigneur est avec vous ! »

J'ai aimé parler de vous, Joseph et Marie qui avez fait confiance sans savoir comment, sans savoir la suite : « Ils ne comprirent pas la parole qu'il leur dit. » Luc 2, 50. Joseph et Marie dont l'intelligence et la force viennent du cœur, Joseph et Marie, chemins de la foi pour tous les croyants.

Marie-Cécile RAMEL.

Dans un ravissant album de mon enfance, qui embaume pour moi le sapin, la cire et les gâteaux à la cannelle, je me suis remise à la recherche de Joseph. Farandoles, les bergers, les moutons, les anges et les enfants ; des curieux, voisins, paysans qui dansent, cadeaux, mages, lanternes et parfois l'Enfant, tout seul, que l'on vient gâter et adorer. Ailleurs il s'agit d'une vraie crèche : l'Enfant, Marie, l'âne, le bœuf ; les anges, des curieux, des bergers,, mais quatre fois sur cinq, point de Joseph ! Une seule scène le montre agenouillé, face à Marie, deux fois plus loin qu'elle de l'Enfant, brave homme attentif, un peu soucieux (elle, elle sourit), débonnaire barbu, sans âge... Le texte est joli pourtant qui dit en finale :

« O Vierge et Mère du poupon,
Que Joseph votre époux chéri, Bénoni,
Soit toujours notre ferme appui, Mon ami. »

Dans une quinzaine de chants on cite un peu Marie, mais surtout le poupon, le trousson, la bouillie, les fromages ; un peu le Sauveur, parfois Dieu, et aussi la Vierge. Joseph ? Totalemment absent jusqu'à cette complainte du charpentier qui enseigne à l'établi l'enfant grandi, et promet de lui donner à l'âge de quinze ans « du bois pour faire une croix ».

(Chantons Noël, images de M.M. Franc-Nohain, Mame, 1936).

Joseph, mon patron!

Je m'appelle Marie comme tant de mes compatriotes, mais aussi Joseph comme mon grand-père paternel qui s'appelait lui-même ainsi en souvenir de son propre grand-père.

Cette association masculin/féminin, était-ce une façon de masquer la déception à la naissance d'une deuxième fille ? Drôle de prénom que celui-là : il récapitule à lui seul les 2/3 de la Sainte Famille !

Nantie de deux prénoms, je n'ai jamais su pourtant à quel saint me vouer : le 19 mars, quand on fêtait mon grand-père, le chef de famille, ce n'était pas du tout ma fête. Et le 15 août, quand on fêtait ma mère, je n'avais droit qu'à une petite phrase distraite une année sur deux : « Et oui, c'est aussi un peu ta fête ! » .

C'est comme ça que naissent les grands traumatismes...

Saint Joseph, je le rencontrais souvent : statues, vitraux, images dans les livres de messe. Il avait les cheveux mi-longs, une barbe légère, un air penché et toujours, un grand lys entre les bras. C'est comme ça, d'ailleurs, qu'on le distinguait des autres.

D'autres images le montraient parfois plus costaud, maniant vigoureusement le rabot dans une envolée de copeaux que le petit Jésus bouclé, accroupi dans l'atelier, enroulait autour de son doigt. Joseph était un protecteur, mais pas un époux, un père mais pas un géniteur... (ça aussi, c'est embêtant). On comprend que Marie n'ait rien eu à craindre de cette personne angélique et si peu sexuée.

Marie, c'était autre chose ! Mais, là-dessus, tout a été dit.

Ainsi, mon prénom double : féminin/masculin (qui sait si cela ne m'a pas posé d'obscurs problèmes d'identification) me mettait sous le regard du couple le plus célèbre de l'Histoire Sainte. Mais un couple curieux dont il eut été inconvenant de préciser la nature des rapports.

La seule chose à faire, c'était de l'oublier, cet encombrant prénom. C'est ce que j'ai fait. Hormis l'état civil, plus personne ne m'appelle Marie-Joseph. Mon surnom est devenu ma véritable identité. C'est beaucoup plus confortable. Mais, je n'ai toujours pas de saint patron ! Je sais ce qu'il me reste à faire !

Mijo BECCARIA.

Pour les Juifs et les Musulmans

Joseph, celui de Marie, celui de Jésus, n'a place dans aucun des livres sacrés de nos frères en monothéisme. Le Joseph de la Bible juive et du Coran, c'est le patriarche. J'ai interrogé des hommes qui connaissaient un Joseph assez fantaisiste sauvé de prison par Mme Putiphar... ou la reine Esther. Les autres qui ne connaissaient rien m'ont suggéré d'aller interroger leurs épouses, « de vraies croyantes, elles ». Je n'en eus pas le loisir. Mais les Juives et Musulmanes que je pus questionner par ailleurs n'avaient pas lu les livres sacrés ; elles connaissaient bien un Joseph et c'était le nôtre. Pour les Juives, Joseph était évidemment le père de Jésus ; pour les Musulmanes, évidemment pas : un personnage sans aucune consistance mais un rôle indispensable pour attester la naissance banale du prophète des chrétiens ou exalter la vraie vierge de l'Islam. Tout cela allait à peu près de soi.

Deux réponses n'allaient pas de soi :

- Elle : (tout d'une traite) « Joseph, il y en a trois : Jésus-Marie-Joseph, Joseph vendu par ses frères, Joseph d'Arimatee.
- Moi : Saint Joseph, c'est lequel ?
- Elle (sans hésitation) : Joseph d'Arimatee.
- Moi (étonnée) : Ah, oui. Qu'est-ce qu'il a fait ?
- Elle : Je n'en sais rien. Mais l'autre Joseph, celui des chrétiens, il ne peut pas être saint ; il est si effacé.
(Quel bon sens !)
- Moi : A part le patriarche, vous ne voyez pas un autre Joseph que les catholiques appellent Saint Joseph ?
- Lui : Ah ! oui Saint Joseph. C'était pas l'adjoint de Jésus ?
(Quelle vérité !)

Françoise ALEXANDRE

Les douze honneurs de saint Joseph

Voici quelques passages essentiels du traité « Les douze honneurs de saint Joseph », de Pierre d'Ailly, chancelier de l'université de Paris et archevêque de Cambrai (1350-1420).

« Pierre d'Ailly fit instituer la fête de la Trinité et déduisit, dans un traité syllogistique douze raisons d'honorer Joseph époux de Marie; et Gerson, plus mystique que dialecticien, mit au service de cette dévotion nouvelle tout son cœur et toute son onction, et sera plus tard célébré par Benoît XIV comme « le premier et le plus grand promoteur » du culte de Saint Joseph » (Gabriel Hanotaux, Histoire de la Nation Française, tome VI).

Si nous rassemblons ce que, en différents endroits, les Évangiles rapportent de saint Joseph, nous le trouvons honoré de nombreux privilèges et de grands éloges. Aussi faut-il reconnaître que c'est à juste titre que notre mère la sainte Église célèbre solennellement sa fête (...).

Le premier honneur, c'est d'être issu d'une très noble souche royale. L'évangéliste saint Matthieu l'atteste dans la généalogie qu'il a établie de Jésus-Christ, fils de David. (...)

Le deuxième honneur rendu à ce saint, c'est qu'il est appelé le vrai consanguin non seulement de la mère de Dieu, mais aussi du Fils de Dieu. (...)

Le troisième honneur, c'est d'avoir été uni en mariage à la très sainte Vierge, Mère de Dieu. (...)

Le quatrième honneur, c'est que ce saint époux est paré de la gloire de la virginité. (...)

Le cinquième honneur, c'est d'avoir été particulièrement chargé à prendre soin non seulement de la Vierge mère, mais aussi de son Fils. (...)

Le sixième honneur, c'est qu'un ange lui révéla, comme à un confident céleste, le mystère caché de l'Incarnation du Christ. (...)

Le septième honneur rendu à ce saint, c'est qu'il fut reconnu comme juste par l'évangéliste. (...) Joseph a... cru que le Christ, à la fois Dieu et homme, naîtrait de la famille de David et d'une vierge et, ainsi justifié par

sa foi, c'est avec raison qu'il a été appelé juste.

Le huitième honneur, c'est qu'à la naissance du Christ, ce nom de Jésus, à lui imposé éternellement par Dieu, fut communiqué solennellement aux hommes par saint Joseph. (...)

Son neuvième honneur, c'est qu'en sa présence furent accomplis de nombreux et admirables mystères de notre foi. (...)

Le dixième honneur, c'est que saint Joseph fut instruit de ce qui devait arriver au Christ par les oracles non seulement des anciens prophètes, mais encore des nouveaux. (Suivent les passages de Luc sur Siméon et Anne).

Le onzième honneur, c'est que ce saint a eu la consolation d'entendre non seulement les prophètes, mais encore de converser souvent et amicalement avec les anges. (Suivent les passages de Matthieu sur les apparitions d'anges à Joseph).

Le douzième honneur, c'est qu'à saint Joseph furent soumis par une humble obéissance non seulement la mère de Dieu, non seulement la reine des cieux et la souveraine des anges, mais aussi le fils de Dieu, le roi et le seigneur de toutes choses, devant qui tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. (...)

Mais pourquoi ce saint mérite-t-il d'être tellement honoré? Sans doute parce qu'il voulut être beaucoup humilié. (...)

INTERVENTION CANADIENNE AU SYNODE

Réconciliation hommes et femmes dans l'Eglise

Mgr Vachon, archevêque de Québec, présenta cette intervention au synode, au nom des évêques canadiens, le 3 octobre 1983 (texte anglais in Origins, Washington, 20-10-83). Ce texte est le fruit d'un véritable dialogue pastoral, entrepris déjà il y a 13 ans par des consultations avant la courageuse brèche que firent les Canadiens dans un silence ecclésial très convenu, lorsqu'ils demandèrent au synode sur la Justice, en 1971, ce qui fut accepté comme recommandation du synode : « Nous voulons également que les femmes reçoivent leur propre part de responsabilité et de participation dans la vie communautaire de la société et aussi de l'Eglise ».

Nous ne savons pas quel écho a eu le texte présent, quelles conférences épiscopales l'ont soutenu, si il en sera tenu compte, comment. Questionné par une journaliste en salle de presse à Lourdes, Mgr Etchegaray a estimé ne pas pouvoir répondre à aucune des deux questions posées, à savoir si les évêques français avaient soutenu l'intervention et si elle serait reprise dans le document final que rédigera le pape (A ce propos, on lira par ailleurs, p. 45, l'analyse qui vient de paraître à Louvain sur les propositions des pères au synode de 1980 et ce qui en ressortit dans Familiaris consortio).

Mais cette intervention garde par elle-même toute sa valeur : elle fut rédigée par une commission mixte, au travail depuis plus d'un an. On y appréciera la double référence, à la fois à l'évangile et au sens de l'humanisation, à la théologie de la réconciliation et à l'exigence morale des Droits de l'Homme s'exprimant dans une nouvelle convention des Nations Unies. Cette intervention encore, comme le fruit d'une lucidité qui s'exprime courageusement au service de l'Eglise.

Gisèle Turgot fut la secrétaire générale des évêques canadiens pendant trois ans. Elle profita d'un passage à Paris pour, lors d'un dîner-débat, exposer avec chaleur le déroulé et l'importance de cette démarche.

L'*Instrumentum Laboris*, au n° 41, propose que « certains dialogues progressent au-delà de l'Eglise d'abord... avant qu'ils soient établis ensuite avec le monde ». On voit dès lors l'importance et l'urgence de promouvoir le dialogue hommes-femmes dans l'Eglise comme un lieu essentiel de reconnaissance mutuelle et de réconciliation.

Problématique.

Tout comme elle influence la vie en société, l'évolution de la condition des femmes influence et influencera inévitablement la vie et l'avenir de l'Eglise.

La *Convention de l'O.N.U. sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes*, montre bien le progrès de sociétés civiles par rapport à cette question ; progrès inégaux, selon les milieux et encouragés par l'Eglise elle-même.

En effet, depuis Jean XXIII, dans *Pacem in terris* et depuis Vatican II dans *Gaudium et Spes*, différents épiscopats n'ont cessé de sensibiliser l'opinion publique à la situation culturelle difficile, voire opprimée de la femme.

Mais ces appels de l'Eglise au monde pour la promotion du statut des femmes n'auront bientôt plus d'impact, si ne se réalise parallèlement à l'intérieur de l'Eglise la reconnaissance effective des femmes comme membres à part entière.

Perspective théologique.

Le thème même de Synode nous invite, hommes et femmes de l'Eglise, à entreprendre ensemble une démarche de réconciliation au nom de notre baptême en Jésus-Christ, car « c'est lui qui est notre paix : de ce qui était divisé, il a fait une unité. Dans sa chair, il a détruit le mur de la séparation :

la haine (Ep 2, 14-15). « Ainsi il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous vous n'êtes qu'un en Jésus-Christ. » (Gal 3, 28). Une humanité nouvelle se réalise en Jésus-Christ, en laquelle sont abolis les conflits internes d'origine raciale, sociale et sexuelle. Une humanité nouvelle à faire advenir historiquement et culturellement, humanité dans laquelle l'homme et la femme apparaissent et se comprennent sur la base d'une égalité d'origine et de destin, d'une égalité de mission et d'engagement.

Contexte historique et actuel de la réconciliation.

Les femmes de notre pays nous invitent à faire avec elles certaines prises de conscience fondamentales et à mettre en place des structures de dialogues efficaces à l'intérieur de nos Eglises respectives.

Une première étape dans notre démarche vers la réconciliation hommes et femmes consiste à nous écouter mutuellement.

Au Canada, des femmes de plus en plus nombreuses prennent la parole et expriment leurs sentiments. La vision dualiste « chair-esprit » et les préjugés sexistes qui s'y attachent ont beaucoup marqué leur passé et continuent à marquer leur présent, les identifiant à « l'occasion de péché ». Elles ont expérimenté et expérimentent encore, et de multiples façons l'aliénation, la marginalisation, l'exclusion. D'autres femmes ont pris le parti de se taire. Paroles ou silence expriment leurs souffrances et leur désir d'être entendues, reconnues et prises au sérieux pour ce qu'elles sont fondamentalement. Des expériences existent déjà, ici et là, qui manifestent la richesse d'un partenariat égalitaire entre les hommes et femmes pour l'avènement du royaume et la croissance de l'humanité.

De notre côté, reconnaissons les ravages du sexisme et notre appropriation masculine des institutions ecclésiales et de tant de réalités de la vie chrétienne. Des femmes ont souligné, à titre d'exemple, le langage masculin des textes officiels et même liturgiques.

Dans notre société et dans notre Eglise, l'homme en est venu à se croire l'unique détenteur de la rationalité, du commandement et de la présence active, reléguant la femme au secteur privé et aux tâches de dépendance. La reconnaissance en Eglise de notre propre déformation culturelle nous permettra de dépasser les concepts archaïques de la femme tels qu'ils nous furent inculqués pendant des siècles.

Déjà l'histoire de notre pays et de notre Eglise a su apprécier la créativité ingénieuse des femmes ainsi que leur participation originale aux projets collectifs. Aujourd'hui, elles sont de plus en plus nombreuses, en beaucoup de domaines de la vie publique et sociale. Elles réussissent une ascension qualitative remarquable qui laisse entrevoir un changement notable dans la façon de concevoir l'humanité. Tous ces faits devraient nous encourager à vivre avec elles, en Eglise, des relations d'égalité qu'exigent notre identité fondamentale de personnes et notre vie de fils et de filles de Dieu.

Démarche de réconciliation à la lumière de l'Évangile.

Une deuxième étape de notre démarche de réconciliation consiste à nous laisser interpeller, hommes et femmes, par l'Esprit de Dieu. Ensemble, nous avons besoin que nos attitudes et nos comportements individuels et communautaires soient éclairés par l'Évangile. Au cœur de l'Évangile, les Béatitudes nous aideront à identifier aussi les dimensions parfois injustes et dévalorisantes de nos structures; de même qu'elles nous permettront de découvrir ce qu'il faut changer pour que le statut de membres à part entière soit reconnu aux femmes comme aux hommes.

Recommandation.

La recommandation des évêques canadiens à la suite de cette intervention concerne toutes les communautés ecclésiales, familiales, professionnelles, régionales diocésaines ou autres : qu'elles mettent en place des structures de dialogue qui soient des lieux de reconnaissance mutuelle et de mise en œuvre effective de nouveaux rapports d'égalité « hommes et femmes » dans l'Église.

Intervention
de Mgr Louis-Albert VACHON,
Archevêque de Québec (Canada)
3 octobre 1983.

Jean-Paul II :

la dignité de la femme

■ *Le 5 septembre dernier, le pape Jean-Paul II recevait à Rome 23 évêques américains en visite ad limina. Dans son discours, il rejetait formellement toute éventualité d'accès des femmes au sacerdoce, non par « discrimination », disait-il, mais parce que ce serait contraire à leur « dignité ». Comme nous l'avons déjà affirmé souvent, nous croyons que la réflexion théologique sur le problème de l'Eglise et des femmes ne peut pas être tenue à l'écart de la visée et de la confrontation œcuméniques. On appréciera donc tout particulièrement les réflexions de France Quéré, théologienne protestante, que nous reproduisons ici avec l'aimable autorisation de Témoignage Chrétien.*

■ *Deux textes sont commentés ici : le discours du pape aux évêques des Etats-Unis en visite ad limina, le 5-9-83 à Rome (Osservatore Romano, hebdom. 13-9-83) et la lettre à tous les évêques de l'Eglise catholique sur quelques questions concernant le ministre de l'Eucharistie, émanant de la S. Congrégation pour la Doctrine de la Foi. (D.C. 2-10-83, p. 885 et Osservatore Romano, hebdom. 13-9-83).*

■ *Nous avons pensé que certains lecteurs et lectrices aimeraient retrouver in extenso le passage qui concerne les femmes. Il s'insère dans le discours aux Evêques des USA, dont le titre est : l'Evêque, signe vivant de Jésus-Christ et prend place tout de suite après le passage « l'Evêque compatissant proclame l'indissolubilité du mariage... l'incompatibilité entre sexualité pré-matrimoniale et activité homosexuelle et le plan divin pour l'amour humain... Avec la même compassion, il proclamera la doctrine d'Humanae Vitae et de Familiaris Consortio... Il défendra les droits de l'enfant non encore venu au monde, du faible, du handicapé, du pauvre et du vieillard... L'Evêque proclamera sans crainte ni ambiguïté les vérités les plus controversées de notre époque... »*

« Avec humilité et zèle pastoral, l'Evêque s'efforcera de discerner, non pas isolément mais en union avec l'épiscopat universel, les signes des temps et leur authentique application au monde moderne. Avec ses frères les Evêques il travaillera pour assurer la participation de toutes les catégories du peuple de Dieu à la vie et à la mission de l'Eglise, en concordance avec la vérité de leur appel. Ce zèle se manifestera en soutenant la dignité de la femme et toute légitime liberté en harmonie avec sa nature est chargé de s'opposer à toute et à chaque discrimination de la femme en raison de son sexe. A

cet égard il doit également s'efforcer d'expliquer le plus clairement possible que la doctrine de l'Eglise sur l'exclusion de la femme de l'ordination sacerdotale est sans rapport avec le problème de la discrimination et qu'elle est plutôt liée au propre dessein du Christ sur le sacerdoce. L'Evêque doit prouver sa capacité pastorale et son autorité de leader en refusant énergiquement tout appui à ceux — individus ou groupes — qui défendent l'ordination sacerdotale de la femme, que ce soit au nom du progrès, de la justice de l'acompassion ou pour n'importe quelle autre raison.

Agissant ainsi, ces individus ou ces groupes nuisent effectivement à la vraie dignité de la femme qu'ils professent au nom du progrès. Tout effort contre la vérité est destiné à provoquer non seulement une faillite mais aussi une acerbe frustration personnelle. Tout ce que l'évêque peut faire pour prévenir cette faillite et cette frustration en exposant la vérité n'est pas seulement un geste de *charité pastorale* mais aussi un acte de " *leadership prophétique* " ».

SACERDOCE : LES FEMME REJETEES

« Si traditionnelles soient-elles, les récentes déclarations du pape sur la sexualité et l'ordination des femmes ne laissent pas de surprendre. Au moins pour trois raisons.

Jusqu'à quand l'Eglise conservera-t-elle cette conception archaïque du féminin et traitera-t-elle des femmes sans choir nécessairement dans des questions de sexualité ? *Tota mulier in utero* (Toute la femme est dans l'utérus). L'idée a nourri des siècles de dégoût et de mépris. Certes, on prend aujourd'hui quelques précautions de langage, mais l'idée demeure : à l'homme reviennent par connivence naturelle les choses de l'esprit et les droits de décision ; la femme, elle, est liée à la chair, et la chair est impureté et l'impureté est incompatible avec le sacré.

Ainsi, la différence des sexes a gardé dans la doctrine de l'Eglise l'importance fabuleuse dont elle jouissait dans les sociétés primitives. Elle décide des natures respectives de l'homme et de la femme, assigne des rôles, définit les vocations. Que cet inégal partage, pourtant assorti de brutalités et de souffrances, n'ait guère choqué durant longtemps, c'était normal, tant, faute de se donner d'autres preuves, la nature féminine semblait se réduire à l'entretien de la vie. Mais qu'au temps où la société civile accorde enfin aux femmes le droit à la culture, le droit à la profession, le droit de participer à la vie publique, l'Eglise continue, quelle que soit leur foi, leur conscience et leurs aptitudes,

à les renvoyer à leur ventre, cela surprend. Dans un tel contexte, le mot de « dignité » employé par le pape, n'a pas de sens.

Toutes les sociétés ont assuré la suprématie des mâles, et les religions les y ont volontiers aidées. L'exclusion du sacerdoce se rapporte à cette volonté si commune. Ce n'est pas sur ce point que l'Eglise peut se glorifier d'annoncer un Royaume différent, qui ferait leçon au monde, de justice et de fraternité. Elle perpétue l'ancien modèle, et dans cette douce révolution qui a changé en moins d'un siècle la condition de la femme, elle ne s'inquiète pas d'être à la traîne et de ne pas s'associer à cette promotion. C'est son droit, s'il lui plaît ainsi. Mais quel est donc ce culte « *en esprit et en vérité* », quand la différence des sexes, ainsi boursoufflée, conforte dans sa naïveté la prétention phallique ?

Ce renversement radical.

Mais voilà qui étonne davantage : ce n'est pas une « *discrimination* », dit le pape, « *mais un dessein même du Christ* ». L'Eglise n'endosse pas la responsabilité de ses opinions. Elle les impute à Jésus. Mais on ne produit pas les références, où l'on verrait le Christ repousser la foi des femmes, comme indigne de son service. On l'entend plutôt dire : « *O femme, grande est ta foi ! Qu'il en soit fait selon ta volonté !* » Parole plutôt négligée. C'est, pourtant, dans cet épisode que la Cananéenne réduit en cendres les dernières

restrictions que Jésus posait à sa mission, et la projeta dans l'illimité du champ humain.

Et l'on chercherait en vain chez Jésus une seule parole discriminatoire. Au contraire, il raille et condamne les privilèges, en démontre l'inanité, qu'ils regardent l'argent, le savoir, le pouvoir ou le sexe. L'affrontement symbolique du Pharisien, ce qu'il y a de mieux, et de la prostituée, ce qu'il y a de plus infâme, illustre ce renversement radical, chanté par le Magnificat : les grands abaisés, les petits exaltés, et ce, par justice.

Mais, dit-on à Rome, l'intention de Jésus apparaît dans le choix qu'il a fait de disciples hommes. Feinte ou réelle, cette ignorance des mœurs du premier siècle ? En un temps où la femme n'était comprise que dans ses rôles matériels et maternels, un ministère, surtout celui très particulier défini par Jésus, aurait passé pour une entreprise ridicule et extravagante, et eût été immédiatement barrée par la censure masculine. Quelle conversation dans le groupe d'apôtres mixtes, alors que les disciples évitent de parler aux femmes ?

On peut, aussi, remarquer que non seulement les disciples, mais les auditeurs de Jésus sont à forte dominante masculine. Quand Jésus les harangue, il le fait comme s'il parlait à des interlocuteurs hommes. Faut-il en tirer des conclusions sur le sexe des fidèles habilités à suivre les offices ? Le milieu où Jésus évolue est un milieu où la femme ne pénètre que par effraction, de façon tangentielle et ses interventions sont rares.

Que demandait, d'ailleurs, Jésus à ses disciples ? A quel sacerdoce les convoquait-il ? La question nous renvoie à la Lettre de la Congrégation pour la Doctrine de Foi, « sur le ministre de l'eucharistie ».

Le Document rappelle que seul le prêtre est habilité à célébrer l'eucharistie. Peut-être ne parle-t-il pas tout à fait en l'air, car, quoi qu'ils n'en disent rien, les auteurs de cette lettre semblent deviner que la pratique d'une eucharistie sans prêtre, qui sert à compenser la rareté de prêtres, pourrait bien, à la longue, l'aggraver. Des droits laïcs si étendus qu'ils recouvriraient ceux du prêtre persuaderaient un certain nombre de vivre pleine-

ment leur vocation religieuse sans sacrifier les avantages de la vie laïque.

Mais on déplore le langage de ce document, où l'on ne retrouve pas les accents évangéliques.

Treize fois le mot « pouvoir » !

Ainsi, est-il question des *pouvoirs* conférés par le Christ aux prêtres vis-à-vis de l'eucharistie, et le mot de *pouvoir* apparaît treize fois ! Celui de service, jamais. Qu'est-ce donc que le sacrement de l'ordre ? Qu'est-ce que l'eucharistie ? La dimension ministérielle s'efface devant la magistérielle ? Rappelons que le Christ, instituant l'eucharistie, a d'abord lavé les pieds de ses disciples et en cette besogne d'esclave, il a vu l'esprit apostolique par excellence, non pas exercice d'une puissance, mais témoignage d'amour mutuel.

Certes, l'Évangile parle de « pouvoirs », avec deux mots. L'un, « *arché* » désigne les autorités politiques et religieuses qui persécutent les chrétiens. L'autre « *exousia* », plus souvent employé, n'est pas lié à un privilège sacerdotal ni à une autorité d'ordre sacramentel. Il traduit le service d'une communauté. Dans un sens plus précis, il désigne la capacité à chasser les démons et guérir les infirmités, c'est-à-dire à consoler la peine humaine.

Ce pouvoir-là, exclusivement caritatif, l'Église ne lui a pas laissé sa pureté de diamant. Peut-être ne pouvait-elle, en s'organisant, faire autrement, mais toujours est-il qu'elle l'a dérivé vers une forme de pouvoir banal, compatible avec les mots de « gouverner », de « réprimander », de « conserver son dépôt », de « veiller » aux disciplines. Ce n'est plus tout à fait l'« *exousia* » de Jésus. C'est celle des hommes, et elle a fait historiquement ses preuves, tantôt dans le bien de la charité, tantôt dans l'arrogance et la cruauté.

De cette ambiguïté, il faudrait que l'Église garde inquiète mémoire. Son discours n'en serait que plus évangélique. »

France QUERE

(Témoignage Chrétien, 19-09-83).

Droits des Catholiques dans l'Église

L'Association pour les droits des catholiques dans l'Église vient de rendre public, en le proposant aux suggestions d'amélioration, son projet de charte. Sans porter un jugement d'ensemble sur celui-ci, nous voulons néanmoins dire combien nous souscrivons à ce que la question des femmes soit posée dès le Préambule, au fondement même du principe des droits. Nous avons nous-mêmes fait une proposition en ce sens en redisant combien il était regrettable de voir cette question trop souvent traitée seulement parmi les points d'application, comme si elle n'était qu'accessoire voire marginale...

On lira ci-après un extrait du préambule ainsi que les articles qui stipulent explicitement le non-empêchement du sexe.

(Association for the Rights of Catholics in the Church, ARCC, P.O. Box 3932, Philadelphia PA 19146 USA ; 14, rue St Benoît, 75006 Paris).

...Est fondamental pour cette Charte le principe que tous les catholiques sont foncièrement d'une égale dignité. Le canon 208 du nouveau Code de droit canonique affirme que « Entre tous les fidèles, du fait de leur génération en Christ, existe une véritable égalité quant à la dignité et à l'action ; tous coopèrent à l'édification du corps du Christ, selon la condition et la fonction propre de chacun. En d'autres termes, l'égalité de tous les catholiques est fondée sur le fait d'avoir un seul Seigneur, une seule foi, une seule vocation et une initiation sacramentelle commune. Par conséquent, droits et égalité ne sauraient être diminués par des dons ou des rôles différents parmi les membres de l'Église. Le Christ a supprimé toutes les distinctions entre « juifs et gentils, esclaves et hommes libres, hommes et femmes » (Gal. 3, 28). Ainsi, puisque tous sont également aimés de Dieu, la possibilité que possède chacun ou chacune de répondre à ce Dieu et d'exercer ses propres capacités au sein de la communauté de l'Église ne doit pas être limitée par des questions de race, d'âge, de nationalité, de sexe, d'orientation sexuelle, d'état de vie ou de position sociale.

Art. 15. Tous les catholiques, sans discrimination de race, d'âge, de nationalité, de sexe, d'orientation sexuelle, d'état de vie ou de situation sociale, ont le droit de recevoir tous les sacrements pour lesquels ils ont été convenablement préparés.

Art. 16. Tous les catholiques, quels que soient leur statut canonique (laïc ou clerc), leur sexe, leur orientation sexuelle, ont le droit d'exercer dans l'Église tous les ministères pour lesquels ils ont été convenablement préparés, selon les besoins et avec le consentement de la communauté (C. 225, 1).

Art. 26. Toute femme catholique possède le même droit qu'un homme à tous les services offerts par l'Église et à l'exercice de tous les pouvoirs de l'Église.

Art. 28. Tous les catholiques ont le droit de s'attendre à ce que les services de l'Église soient offerts loyalement à tous, sans préjugé de race, d'âge, de nationalité, de sexe, d'orientation sexuelle, d'état de vie ou de situation sociale.

Art. 33. Tous les catholiques ont le droit de s'attendre à ce que les documents d'Église évitent un langage sexiste et à ce que les symboles et représentations de Dieu ne soient pas exclusivement masculins.

Les Femmes et leur corps

Féministes, chrétiennes, engagées... c'est ce que disent d'elles-mêmes les femmes du « Groupe d'Orsay » ; quatre fois en six ans, ces rencontres ont réuni 70 à 100 participantes pour débattre des problèmes issus à la fois de leurs options socio-professionnelles et de leur référence à l'Évangile.

« Notre corps de femmes entre liberté et solidarité »... tel était le thème d'Orsay IV, les 1^{er} et 2 octobre derniers : quatre questions au départ sur le rôle du corps « producteur de vie - reproducteur de modèles », « lieu et cause de plaisir », « lieu et cause de souffrance », « lieu de vie et de mort ». Pour étayer cette réflexion : une approche biologique par Odette Thibaud connue pour ses ouvrages scientifiques et pour son action militante, une approche théologique par Donna Singles, professeur à la Faculté catholique de Lyon. La première se donne pour tâche, d'une part de démystifier les idées reçues sur la physiologie féminine cause soi-disant inéluctable de la dépendance des femmes, d'autre part d'apporter des informations scientifiquement fondées sur les aspects nouveaux de la transmission de la vie.

La deuxième, à partir de l'expérience vécue de la souffrance, tente de remonter aux processus historiques et spirituels qui ont produit l'image du corps de la femme — souffrante, fragile, dangereuse et jamais authentiquement adulte, modèle plus persistant qu'il n'y paraît aujourd'hui en dépit des conquêtes réelles de la femme.

Enfin l'aspect œcuménique de notre référence chrétienne était particulièrement marqué en cette quatrième rencontre par la présence de Marie Assad, secrétaire générale

adjoindue du Conseil œcuménique des Églises et membre de l'Église copte, et de plusieurs participantes françaises à l'Assemblée de Vancouver.

Les discussions sont menées dans des groupes de travail de petite dimension où chacune aisément peut prendre la parole et dont la règle du jeu pourrait être « parler de son expérience, non de ses a priori ». Les échanges y sont enrichis de toute la variété des origines (huit pays représentés, trois continents, mais aussi les quatre coins de la France), des familles spirituelles (au moins six types d'Églises), des options professionnelles ou militantes. Les débats n'y gagnent pas toujours en clarté, mais certainement en chaleur humaine, en inattendu, en vivacité. Les conclusions sont peut-être un peu modestes, plus questions que projets :

— Comment créer dans nos sociétés des espaces de liberté où puissent s'épanouir des modèles nouveaux de relations humaines ?

— Comment redonner au plaisir, condition des échanges humains véritables, la place que le christianisme primitif pas plus que le judaïsme dont il est issu ne songeaient à lui contester ?

— Comment lutter contre la souffrance dans la réconciliation au lieu de laisser s'établir autour d'elle des réseaux de pouvoirs oppresseurs ?

— Aux approches de la mort, quels choix pouvons-nous et devons-nous revendiquer ?

Sur tous ces problèmes, les participantes ont partagé avec beaucoup d'attention mutuelle leurs expériences passées et leurs suggestions

pour faire changer la vie autour d'elles. Pour continuer ensemble, elles ont décidé de s'organiser plus rigoureusement en se donnant des structures d'association, mais en gardant le souci d'une large ouverture vers les personnes et les groupes qui désirent entrer en contact avec elles.

Avis à toutes celles qu'un tel travail pourrait intéresser !

Un groupe de participantes
(Document BIP - 19 octobre 83).

N.B. :

a) Toutes informations peuvent être obtenues auprès de J. Babut, allée Maxime Gorki, Cité Romain Rolland, 94120 Fontenay-sous-Bois.

b) L'Assemblée générale constitutive du Groupe d'Orsay a été fixée au dimanche 15 janvier 1984 de 9 h 30 à 17 h au Centre paroissial de l'Eglise réformée de Paris-Saint-Esprit, 5, rue Roquépine, 75008 Paris.



«Et mon nom à moi?»

Congar : la place des femmes

Dans le journal *La Croix* du 5 octobre 1983, Gwendoline Jarczyk a interviewé le Père Yves Congar sur la place des laïcs dans l'Eglise, 20 ans après le Concile.

Cet éminent théologien dominicain est l'un de ceux qui ont le plus marqué l'Eglise de France depuis 40 ans.

« Concernant l'Eglise, le Concile a usé de quelques thèmes : Peuple de Dieu, sacrement du salut, collégialité, communion. Lors du Concile, j'ai travaillé justement dans la Commission chargée du chapitre consacré à ce thème du « Peuple de Dieu ». Or c'est cela aujourd'hui qui se trouve réellement vécu dans la chair de l'Eglise, de façon très variable d'ailleurs, selon les pays, mais souvent de manière très intense.

Cela signifie que l'Eglise est l'affaire de tous les baptisés. Alors qu'au XIX^e siècle... l'on a eu la vision d'une Eglise cléricale... Aujourd'hui, au contraire, nous avons vraiment une Eglise qui vit « de sa base ».

Qu'entendez-vous par « une Eglise qui vit de sa base » ?

C'est une formule qui doit être complétée. Car il reste vrai que l'Eglise vient essentiellement d'en haut, du Christ lui-même et de l'Esprit qui, perpétuellement, actualise son don dans l'espace et dans le temps. Mais l'Eglise vit justement à partir des dons reçus par tous les fidèles, et c'est cela que j'appelle la « base »... nous avons un laïcat qui considère que « faire Eglise », c'est-à-dire permettre que Jésus-Christ continue son Evangile dans le monde, est aussi son affaire...

La place des femmes dans l'Eglise reste très controversée !

Elles se sentent utilisées, mais non traitées en sujets. Je passe sur des revendications parfois « ardentes », même s'il est vrai qu'il faut parfois taper fort pour obtenir quelque chose... Les femmes devraient être présentes, pour une quasi moitié, dans tous les conseils paroissiaux, diocésains, (et) même de la Curie romaine. Or elles n'y figurent autrement que comme employées ou secrétaires, même s'il s'agit de postes importants et parfois décisifs.

700 Femmes à Lourdes

En 1979 cessait de paraître l'Echo de Notre Temps, seul journal féminin chrétien en France. Il était l'héritier de l'Echo des Françaises, né en 1904, organe de la très ancienne Ligue des Femmes Françaises, devenue ensuite Action Catholique Générale Féminine. Une longue tradition interrompue : c'est dire la résonance de cette disparition au cœur de nombre de ses responsables et de ses lectrices. Un certain nombre d'entre elles décida de chercher comment réoccuper ce créneau vide dans la presse française : la voix de femmes réagissant aux événements du monde en référence explicite à leur foi.

Depuis 1980, sous le titre « Femme-écho » (1), elles relevèrent le défi. Ici et là des Clubs de lectrices se développèrent, travaillant sur des thèmes traités par le journal qui leur procure questionnaire et dossier.

Le temps était venu de provoquer une rencontre nationale.

Pourquoi pas à Lourdes et à la Toussaint, en même temps que l'Assemblée Plénière des Evêques, et justement sur le thème de la Réconciliation ?

700 femmes (accompagnées de quelques-uns de leurs maris) répondaient à cette convocation.

Trois interventions de femmes.

Les responsables avaient voulu donner à la rencontre une dimension œcuménique et internationale.

La première intervenante, Tatiana GORIT-CHEVA, une Russe orthodoxe exilée, apporta le témoignage de la place tenue par les femmes tant dans le renouveau religieux actuel de la Russie, que dans l'évolution de la société russe pour sortir du matriarcat et aboutir à un nouveau rapport homme/femme.

France QUERE, théologienne française, protestante réformée, développa le texte de saint Luc sur Jésus et la pécheresse chez le pharisien Simon : « symboliquement s'opère la réconciliation entre celui qui fut grand, le pharisien, et celui qui a cessé d'être petit, la pécheresse ».

Maria de Lourdes PINTASILGO, portugaise, catholique romaine, après un parcours planétaire des causes et des lieux actuels de conflits, dénonça les situations de sexisme qui, au lieu de se résoudre par le face à face de deux libertés qui s'affrontent, engendrent des stratégies de ruse. Ceci particulièrement dans deux domaines : celui de la parole et celui de la sexualité. Les solutions proposées :

- assumer nos différences homme/femme, dans la connaissance de deux êtres qui se savent irréductibles l'un à l'autre,
- abandonner notre stratégie de rapports de force, abandonner le paradigme du vainqueur et répondre à l'appel de l'Évangile.

(1) « Femme-écho », magazine féminin, supplément mensuel de « Clair-Foyer », 21, rue du Faubourg St-Antoine, 75550 Paris Cedex 11.

La participation des évêques.

Huit d'entre eux sont venus dimanche partager le repas des congressistes et s'informer des thèmes développés ; mais les participantes garderont surtout un souvenir dynamique de l'intervention du Père Roziers, évêque de Poitiers et de Niort, témoignage non d'un « clerc », encore moins d'un notable de la hiérarchie, mais d'un homme, en responsabilité d'évêque.

Homme et femme, source ensemble de l'humanité disent *ensemble* quelque chose de Dieu ; ils existent l'un *par* l'autre, dans la rencontre de leur différence ; ils existent l'un *pour* l'autre, dans une reconnaissance réciproque ; ils existent l'un *avec* l'autre dans la mise en œuvre de la ressource humaine. C'est fort dommageable de ne pas plus rapidement donner corps à cette humanité complète : c'est risquer de voir amplifier l'aspect « institution » de l'Eglise au détriment de l'aspect « événement » ; c'est risquer de voir la « parole » dans les sacrements prendre le pas sur le « geste ».

Les diocésaines du Père Roziers savent que jour après jour, il s'applique à mettre en œuvre les réflexions qu'il nous a livrées.

Carrefours de travail.

Le samedi après-midi, les congressistes travaillèrent en trois carrefours :

- se réconcilier avec soi-même et dans son couple,
- hommes et femmes dans la société,
- hommes et femmes dans l'Eglise.

Malgré les salles qui ne s'y prêtaient pas, les échanges furent vivants, pleins d'enseignements.

Encore pourrait-on regretter que dans le carrefour « Hommes/Femmes dans la société » un trop grand nombre de participantes aient affirmé qu'« être le soutien de son mari, de ses enfants, de ses proches, c'est déjà participer à la vie de la société ». N'auront-elles pas un jour envie de vivre autrement que « par procuration » ?

Et regretter encore davantage que, si dans le premier carrefour (carrefour d'échanges en vérité, combien souvent douloureux) nombreuses furent celles qui témoignèrent combien une contraception inadaptée avait été obstacle au déploiement de leur amour conjugal, dans le troisième carrefour (l'Eglise) une seule — qui fut certes très applaudie — évoqua cette question. De même que ne fut pas reprise dans les conclusions, la question des ministères, pourtant posée dans trois des témoignages (aumônière d'hôpital, animatrice d'église touristique et chargée d'un ministère d'accueil, animatrice d'assemblée dominicale sans prêtre). Ne pas aborder certaines questions, n'est-ce pas nous rendre complices des solutions mutilantes qui nous sont opposées ?

Terminons par l'évocation de la célébration à la grotte, d'une liturgie très dépouillée et pleine de symbolique. La lecture des Béatitudes était entrecoupée par les prières de remerciement, de pardon, de demande, surgies des carrefours de la veille et par la procession de celles qui, se sentant spécialement concernées par les béatitudes proclamées, venaient déposer leur petite lumière dans un parterre de flammes. Souvenir inoubliable de ce Rassemblement « Chrétiennes 83 à Lourdes ».

Une première ! puisque critiques et références traditionnelles ne s'y sont pas exclues.

Madeleine BACH-GENY.

INTERNATIONAL

Synode sur la famille.

Le point d'orgue du Synode des Evêques de 1980 sur la famille vient d'être fourni par Jan Grootaers et Joseph Selling dans l'analyse extrêmement fouillée du déroulement de ce synode qu'ils ont fait paraître récemment (The 1980 Synod of Bishops on the Role of the Family, Louvain 1983, Leuven University

Press-Peeters). Les deux auteurs arrivent à la conclusion que l'exhortation apostolique « Familiaris Consortio », publiée au Vatican par la suite et censée reproduire les résultats des travaux du synode « aurait pu être écrite même si le synode n'avait pas eu lieu ».

COE : Responsabilité accrue des femmes.

A la VI^e Assemblée Générale du Conseil (Ecuménique, en août 83 à Vancouver (FHE, n° 14, pp. 10-12), les femmes ont représenté 22,75 % des délégués cependant qu'on avait espéré faire droit aux recommandations du

Comité Central avec 33 %. Elles furent en tout cas très spontanément intégrées et même souvent remarquées dans leur compétence. Trois femmes et quatre hommes ont été élus présidents du COE.

COMMUNIQUE DE PRESSE

Le groupe international « Femmes et Hommes dans l'Eglise » aimerait pouvoir se réjouir du Synode des Evêques sur la Réconciliation.

L'Eglise a reconnu officiellement que toute discrimination fondée sur la race, la couleur, le sexe, « est contraire au dessein de Dieu ». Cependant cette affirmation courageuse au plan théorique reste lettre morte dans de nombreuses structures de l'Eglise. « Femmes et Hommes dans l'Eglise » demande, comme gage de toute autre réconciliation, que l'Eglise abolisse, pour sa part, toute discrimination sexiste.

SUISSE

L'expérience d'une femme chef d'Eglise.

« La pratique de la collégialité n'offre guère de difficulté au sein des exécutifs des trois principales Eglises réformées de Suisse romande. En revanche, le ministère d'autorité me paraît mal défini ». C'est du moins l'avis de Mme Nicole Fischer, membre du Conseil exécutif de l'Eglise nationale protestante de Genève qui faisait récemment le bilan de trois années de présidence dans l'Eglise, lors d'une rencontre du Département protestant romand de l'information, indique le SPP (Service de Presse Protestant).

« L'arrivée d'une femme à la tête de l'Eglise protestante à Genève s'inscrivait dans le cours normal de l'histoire. Peut-être n'allait-elle pas toujours de soi, tant du côté des milieux évangéliques que de nos partenaires catholiques romains », a encore précisé Mme Fischer. « Je me suis toujours refusée à jouer le rôle de femme de service. En revanche, j'ai accepté de prendre une place au Conseil exécutif lorsqu'on m'a offert une responsabilité qui correspondait à mes compétences ».

(BIP, 12 octobre 1983).

ALLEMAGNE

Inhumain et contraire à l'Evangile.

La domination de la femme par l'homme, « qui est aussi bien inhumaine que contraire au message chrétien », constitue l'un des quatre problèmes les plus urgents qui — selon le théologien allemand Norbert Greinacher — se posent actuellement à l'Eglise et à la théologie; les autres étant la menace mortelle que fait peser sur l'humanité l'holocauste atomique, la faim dans le monde dont sont victimes chaque année des millions de pauvres par la faute des riches, et la destruction de la nature par l'homme, dont les générations futures auront à subir les consé-

quences. C'est ce que Greinacher, professeur de théologie pastorale à l'université de Tübingen (R.F.A.) écrit dans un article publié par la revue allemande *Publik-Forum* (n° 18, 23 sept. 1983).

ETATS-UNIS

Femmes rabbines.

Par 34 voix contre 8, la Faculté du Séminaire Juif de Théologie des Etats-Unis vient d'accepter l'ordination de femmes comme rabbins au sein du mouvement conservateur juif. Le mouvement réformiste la pratique déjà depuis onze années, tandis que le mouvement orthodoxe y reste opposé.

C'est pour les juifs une plus profonde révolution que ne le serait l'ordination des femmes dans l'Eglise catholique. Il faut se rappeler, en effet, que selon la loi juive seuls les circoncis sont membres de l'Alliance. Les femmes n'y sont reliées que par l'intermédiaire de leur père ou de leur mari, alors que par le baptême femmes et hommes sont désormais totalement égaux dans le Christ. De plus, les lois du Lévitique relatives à l'impureté s'opposent à tout contact avec les femmes pendant leurs périodes d'impureté, et ces règles sont encore respectées dans un grand nombre de synagogues.

Certes, il ne s'agit que d'une ordination au rabbinat (les rabbins sont les « docteurs de la Loi » du temps de Jésus, les « rabbis »), donnant droit à l'enseignement de la Tora (que les femmes, au temps de Jésus aussi, n'avaient même pas, en principe, le droit d'étudier), et à la direction des synagogues. Il ne s'agit donc pas du rôle de grand-prêtre sacrificateur, ce qui reste, à vrai dire, théorique puisque les sacrifices ont disparu depuis la prise de Jérusalem, en 70.

On mesure donc ce que le vote du Séminaire de Théologie, le seul organe habilité à ordonner les rabbins dans les mouvements conservateur juif, représente comme évolution de la pensée religieuse juive.

ETATS-UNIS

Controverses sur une nouvelle traduction biblique.

Dieu n'est pas seulement Dieu le Père, mais « Dieu Père (et Mère) », et Jésus est « l'enfant de Dieu » et non plus le Fils de Dieu, selon le nouveau recueil de textes bibliques à l'usage liturgique, établi par des théologiens protestants américains et qui vient d'être publié par le Conseil National américain des Eglises (organisme qui regroupe 32 églises protestantes et orthodoxes comptant 40 millions de membres). Ce lectionnaire de 112 pages — le premier tome d'un ouvrage qui en comportera trois — se propose d'éliminer toutes les connotations sexistes du langage utilisé dans les services religieux et offre, dans ce but, 209 textes reformulés à utiliser « sur une base facultative et expérimentale ». Parmi les nombreuses modifications on constate que Dieu n'est jamais désigné comme le Seigneur mais comme le Très-Haut (the Sovereign One) ; le verset Matthieu 11, 27 devient : « Tout m'a été remis par (Dieu) mon Père (et Mère). Nul ne connaît l'Enfant si ce n'est Dieu, et nul ne connaît Dieu si ce n'est l'Enfant, et celui (ou celle) à qui l'Enfant veut bien révéler Dieu ».

Dès avant sa publication, le livre a suscité une vive controverse. Le Conseil National des Eglises a reçu, depuis que le travail de rédaction a commencé il y a trois ans, quelques 10.000 lettres pour protester contre le projet. Et tandis que, lors de sa publication, une organisation méthodiste pour la promotion du rôle de la femme dans l'église appelait les 38.000 églises locales et les 9,5 millions de fidèles de cette église à utiliser les nouveaux textes, les responsables de plusieurs autres églises, dont l'Eglise Orthodoxe Grecque et l'Eglise Luthérienne d'Amérique, déconseillaient leur usage.

Chauvinisme mâle.

Dans leur introduction les rédacteurs (cinq hommes et six femmes) affirment qu'un chau-

vinisme mâle caractérise non seulement les traductions anglaises mais aussi les textes hébreux et grecs des manuscrits de l'Ancien et du Nouveau Testament, et que les lectures prises dans des traductions traditionnelles excluent la moitié des assistants des services dominicaux, c'est-à-dire les femmes. A leur avis, le langage biblique concernant Dieu le Père a été utilisé pour étayer l'autorité excessive des pères terrestres.

Ils notent que dans plusieurs passages de l'Ancien Testament, Dieu est comparé à une femme, accouchant ou donnant le sein, et soulignent que tout portrait de Dieu est métaphorique. Ainsi, dans le livre d'Isaïe, Dieu est dépeint comme portant et allaitant son peuple, à l'image d'une femme, tandis que dans un autre passage Dieu dit : « comme celui que sa mère console, ainsi je le consolerai ».

Pour remplacer l'image masculine donnée à Dieu et à Jésus, le recueil propose notamment de supprimer le pronom masculin quand il s'agit du Christ ressuscité, et de substituer au mot « frères » l'expression « frères et sœurs » ou « amis ». « Nous savons que Dieu n'est pas un être sexué », explique un des traducteurs, que Dieu n'est pas masculin ou féminin, mais qu'il est au-delà du sexe.

Si « Père » doit être compris comme désignant un Dieu qui serait littéralement masculin, disent les traducteurs, alors cette conception exprimerait une idolâtrie.

Critique.

En revanche, les théologiens plus traditionalistes ne se privent pas de critiquer ces opinions. Le théologien Donald Bloesch estime qu'elles mettent en question la doctrine de la Trinité — Père, Fils et Saint Esprit — et que le Dieu Mère-Père fait penser à deux déités dans une « dyade ». La théologienne Elisabeth Achtemeier, pour sa part, décèle dans les formulations de la nouvelle traduction le reflet d'un paganisme pré-chrétien et pré-isralite, vénérant des déesses. Et les ré-

dacteurs de la version officielle de l'ensemble de la Bible, dont une nouvelle édition est en préparation, prennent leurs distances par rapport au lectionnaire. Ils se proposent d'utiliser avec modération un langage « inclusif », par exemple en substituant « humanité » à « homme », mais refusent d'aller plus loin. Leur Président, Bruce Metzger, professeur à Harvard, dit : « Les modifications introduites dans les formulations concernant Dieu reviennent à réécrire la Bible. Comme chrétien et comme théologien, je trouve cela totalement inacceptable ».

PAYS-BAS

Nouvelle chaire universitaire.

A l'initiative du Fonds universitaire de Nimègue, la faculté de théologie de cette ville vient de se voir dotée d'une chaire encore unique en Europe : *Féminisme et christianisme*. Catharina Halkes en a été nommée titulaire.

Depuis le Concile celle-ci s'est fait connaître par des publications sur le problème des femmes dans l'Eglise, puis sur la théologie féministe. En 1982, elle obtint un doctorat honoris causa à la Berkeley Divinity school of Yale University.

Féminisme et christianisme, qui fut l'objet d'un projet de recherches depuis 1975 a cristallisé l'intérêt croissant de nombreux étudiants, entre autres allemands, ainsi que de groupes de femmes aux Pays-Bas, bien au-delà des cercles dits « féministes » qui se passionnent désormais non seulement pour une nouvelle exégèse critique de la Bible, mais pour une relecture du sens des textes.

On appréciera encore que la *théologie féministe* voit sa place reconnue, à Nimègue, au sein de la théologie fondamentale et dogmatique. Le communiqué de presse précise, en effet, que les élèves de ces disciplines, ou d'autres, peuvent présenter un examen et même leur thèse de doctorat en *théologie féministe*. Il s'agit là d'une avancée herméneutique d'importance.

FRANCE

Les Aumôneries d'Hôpitaux : une institution d'église en évolution.

Une session organisée par l'Aumônerie nationale des Hôpitaux s'est tenue pendant les deux dernières semaines de septembre au séminaire des Missions à Chevilly-Larue (94).

42 aumôniers, désignés par leurs responsables diocésains ou régionaux — auxquels s'étaient jointes deux déléguées de Belgique et du Luxembourg — avaient souhaité une *session de formation* « approfondie » pour mieux s'adapter :

- aux évolutions actuelles du système de santé,
- et à une présence d'Eglise qui doit tenir compte des structures nouvelles et des mentalités contemporaines.

Qui étaient ces 42 aumôniers d'établissements publics ?

28 prêtres et (événement nouveau !) 14 femmes laïques ou religieuses, « reconnues » par leurs évêques pour ce service ecclésial, et salariées de leurs hôpitaux comme les autres aumôniers.

(SNOP, 12 octobre 1983).

BIBLIOGRAPHIE

L'abondance des articles nous oblige à remettre au prochain numéro de mars 1984, la chronique habituelle de bibliographie.

Signalons seulement que vient de paraître :

CONCILIUM, *Marie dans les Eglises*, n° 188, sept. 1983.

NOS EDITIONS

| | |
|--|---------|
| Tous les exemplaires de l'ancienne série, encore disponibles | 5 F |
| Les numéros 1 à 6 de la nouvelle série | 10 F |
| Le numéro 7, <i>Culte marial et psychanalyse</i> | } |
| Les numéros 8 et 9, <i>spéciaux anniversaire</i> | |
| Le numéro 10, <i>Des évêques s'engagent</i> | |
| Le numéro 11, <i>Les femmes aussi font l'Eglise</i> | |
| Le numéro 12, <i>Prendre nos corps à cœur</i> | 20 F |
| Le numéro 13, <i>Feu La Virilité</i> | 20 F |
| Le numéro 14, <i>Re-Concilier</i> | 20 F |
| Aux Editions CEFA, Bruxelles, trois brochures : | |
| <i>Saint-Jean de la Croix est-il féministe?</i> , Yvonne Pellé-Douël | 8 F |
| <i>Pour une liturgie non-sexiste</i> , quelques textes et expériences | 12 F |
| <i>Et vos filles prophétiseront</i> , deux théologiennes parlent de l'Eglise de demain. Elisabeth Shüssler-Fiorenza, Mary Hunt | 15 F |
| Dossier du colloque de Lyon, septembre 1982 : | |
| <i>Des femmes aussi font l'Eglise</i> | 30 F |
| Dossier Plate-Forme Familles : | |
| <i>Familles et sexualité, Interrogation chrétienne 1980</i> | 20 F |
| <i>L'Eglise et les femmes</i> (bibliographie analytique 1980-1982) | 10 F |

Ce numéro : 20 F

ABONNEMENTS 1984 (partant de janvier)

France et Europe : 80 F — Autres pays : 90 F

A verser au CCP Paris 1612-25 A, Femmes et Hommes dans l'Eglise
14, rue Saint-Benoît, 75006 Paris

Saint Joseph qui cherche un lit pour son petit fils,
Saint Joseph qui cherche un lit pour son petit fils,
Il a trouvé dans un coin un peu de paille,
Il a trouvé dans un coin un peu de foin.

Refrain.

Noël ! Noël ! cri d'espérance,
El est à nous, l'Emmanuel.
Noël ! Noël ! cri d'espérance,
Jésus est né, Noël ! Noël !

Mon fils, quand tu seras grand, à l'âge de quinze ans (*bis.*)
Je t'apprendrai le métier de ma boutique,
Je t'apprendrai le métier de charpentier.

Au refrain.

Je te donnerai du bois pour faire une croix ; (*bis.*)
C'est un' croix qui conduira jusqu'au supplice,
C'est un' croix qui conduira jusqu'au trépas.

Au refrain.

